



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

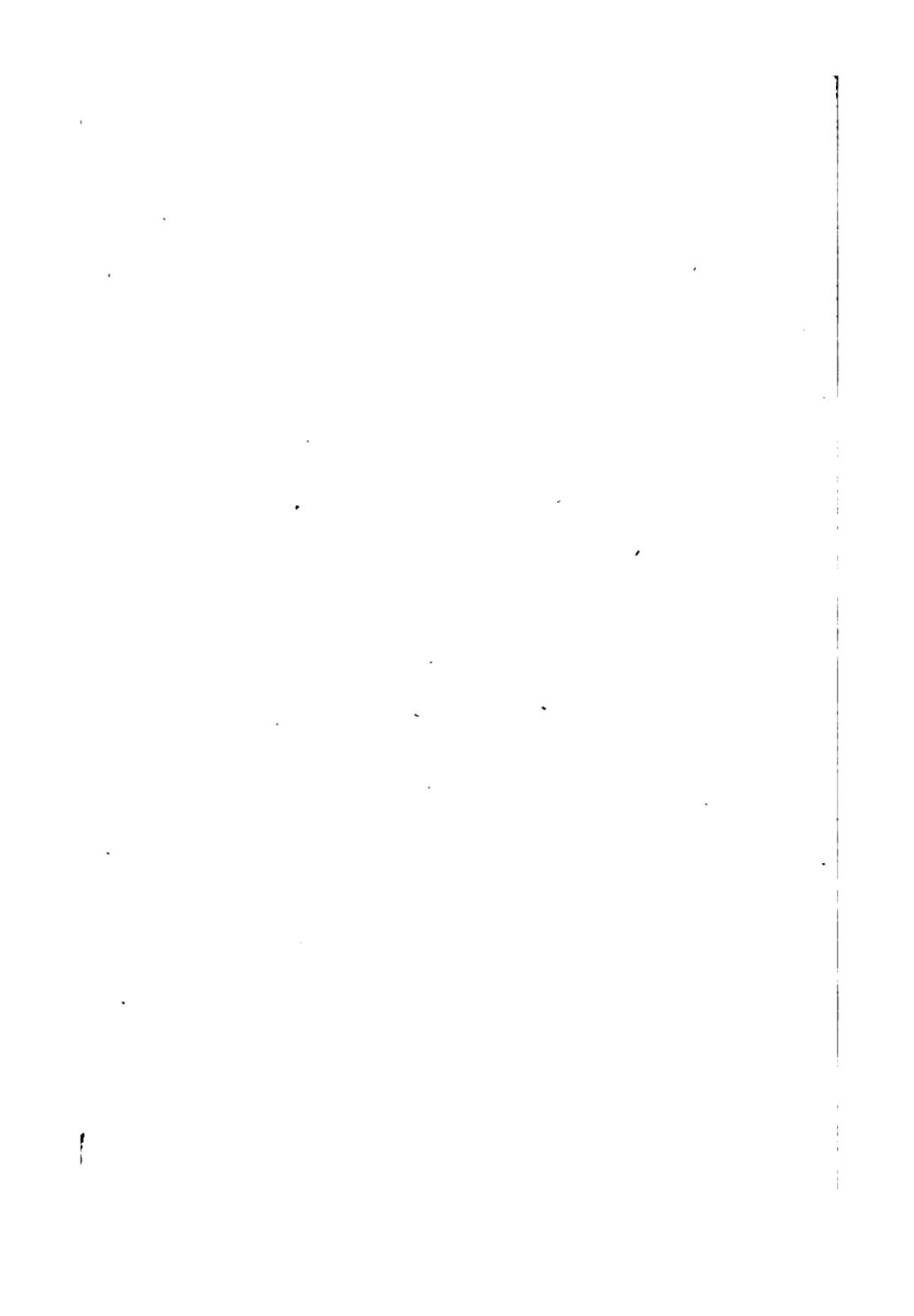
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

38524

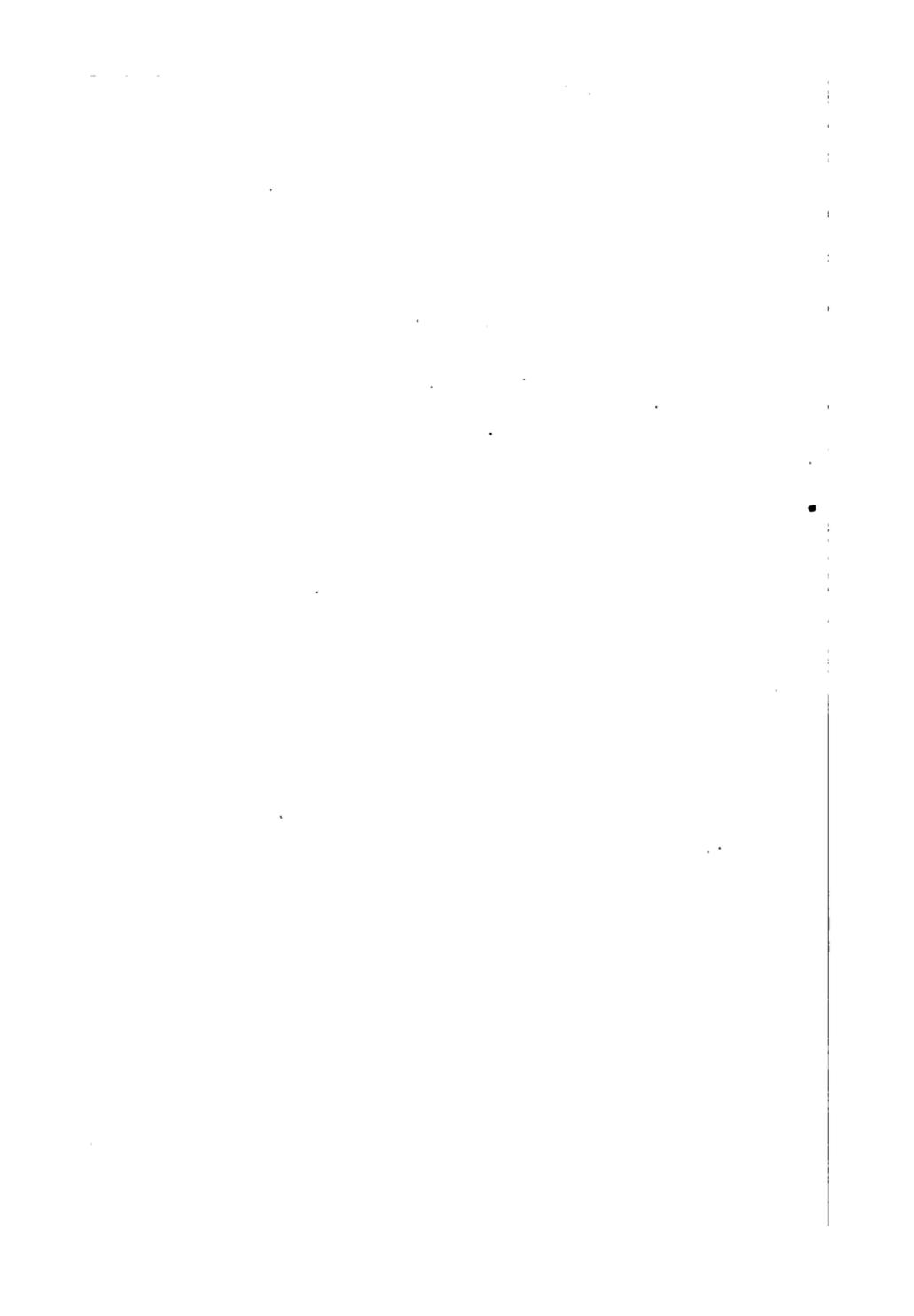
4











ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN

\*\*

---

*Par. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 61, rue de Lafayette*

⊙ ŒUVRES POÉTIQUES

DE

# AMADIS JAMYN

*Avec sa Vie*

PAR GUILLAUME COLLETET

d'après le manuscrit incendié au Louvre

*et une Introduction*

PAR CHARLES BRUNET



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1878

38584.4  
2

JAN 11 1984

General Fund.



## CVI

### ELEGIE

**L**e Soleil en naissant fait resiouir le monde,  
Et de ses rais luisans touche la terre et l'onde :  
Malheureux est celuy qui ne voit le Soleil,  
Et qui n'œillade point son rayon nompareil :  
C'est vn Dieu tousiours beau, pere de la ieunesse,  
Par qui tout l'Vniuers s'affranchist de vieillesse.  
Aussi vous retenant des beautez la beauté,  
L'honneur et la vertu, douce de cruauté,  
L'homme seroit mal-né, priué d'intelligence,  
S'il n'estoit seruiteur d'vne telle excellence,  
Et s'il ne regardoit le beau iour de vos yeux  
Qui pourroyent faire honte à ce flambeaux des cieux.

Je ne me vante heureux, bien que les Destinees

M'ayent par leur faueur mille graces donnees :  
Mais ie me vante heureux, seulement pour auoir  
Cette grace du Ciel que ie vous puisse voir,  
Vous qui estes l'honneur des Dames de nostre âge,  
De qui l'œil Paphien subiugue mon courage :  
Œil diuin qui pourroit les batailles domter,  
Pour qui de son palais descendroit Iupiter  
Se muant et cachant en cent metamorphoses  
A fin de posseder la merueille des choses :  
Et c'est pourquoy ie dy dessus tous fortuné  
Pour estre de vos ans le iour où ie fus né.

Admirant vos vertus et beautez de ieunesse,  
Ie ne chante que vous à toute heure sans cesse  
Sans iamais me saouler : Ainsi le Rossignol  
Parmy les bois feuillus d'amourettes tout fol  
Caresse son amante en la fraische nuitee,  
Decoupant sa chanson d'vne voix écoutée :  
« On ne se peut tenir de plaindre son souci,  
« Ie ne me puis lasser de vous chanter aussi.





CVII

POVR MONSIEVR LE DVC D'ALENÇON (1)

COMME vne belle et claire estoile,  
Quand la nuict couure de son voile  
Le beau iour dans les eaux couché,  
Sort du sein de la mer profonde,  
Monstrant sa belle tresse blonde  
Et son front longuement caché.

Puis au Ciel veillant retournee  
Reluist de rayons couronnee,  
L'obscur allumant de ses yeux :  
Si qu'entre les feux des Planettes  
Qui des eaux sortent les plus nettes  
Embellist la voûte des cieux.

---

(1) François de Valois, duc de Touraine, puis d'Alençon et d'Anjou, quatrième fils de Henri II, le seul qui n'ait pas régné. — Né en 1554, mort en 1584.

Ainsi ce ieune Duc qui porte  
Ses rayons en la mesme sorte  
Qu'une Planete de bon-heur,  
Respandant ses flammes plus claires,  
Reluist au milieu de ses Freres,  
Faisant paroistre son honneur.

En vertus croisse sa ieunesse,  
Son cœur soit armé de proësse,  
Tousiours plein d'un braue souhait,  
En suyuant les pas de sa race,  
Méprise toute chose basse,  
Ayant le Ciel pour son suiet.





CVIII

CANTIQUE DE LA VICTOIRE  
DE MONTCONTOVR (1)

Sus, peuples, sus, chantez le seigneur Dieu,  
Dont la vertu, dont la gloire suprême  
Comme vn grand feu reluit en chaque lieu :  
Et qui porté dans le ciel par soy mesme  
Anime seul et gouerne ce Tout,  
N'ayant en soy commencement ny bout.

Sus, sus, François, celebrons son nonneur :  
C'est ce grand Dieu qui nous orne de gloire,  
Qui des assauts, des armes est seigneur,

---

(1) Rempotée par Henri III, alors duc d'Anjou, le 3 octobre 1569.

Qui des combats ordonne la victoire  
A qui lui plaist : car elle est en ses mains,  
Non en la force ou nombre des humains.

France, l'honneur de toutes nations,  
Qui es assise en campagnes fertiles,  
En champs heureux sur toutes regions,  
Qui t'orgueillis de tant de fortes villes :  
Leue après Dieu iusqu'aux voûtes des cieux  
Charles ton Roy plus grand que ses ayeux.

Dieu qui le Sceptre en son pouuoir a mis,  
Par le Demon du duc d'Aniou son frere  
L'a fait vainqueur de ses fiers ennemis,  
Monstres egaux à l'horrible Chimere  
Qui vomissoit de sa gueule le feu,  
Feu que ce Prince a esteint peu à peu.

Fils de Henry, ô Henry duc d'Aniou,  
Le fer au poing tu as mis sous le jou  
Tes ennemis escumans de menace,  
Tout éhontez d'une rebelle audace :  
Ainsi seras Bellerophon trenchant  
L'orgueil enflé du rebelle mechant.

Le Monstre fier ses griffes auançoit  
Dessus la France, et ia l'engloutissoit

Sans le secours de ta proûesse actiue.  
Assez connoist la rivière de Diue,  
Assez connoist le champ de Montcontour  
Quand le bonheur fit en France retour.

Comme s'enfuit la legere vapeur  
D'une fumée à replis ondoyante,  
En l'air liquide : ainsi sous la terreur,  
Duc belliqueux, de ta main foudroyante  
Fuyoient tremblants de tous costez espars  
Les ennemis tuez de toutes parts :

Tremblans menu comme l'on voit trembler  
La feuille palle en la cyme d'un Tremble.  
C'est Dieu qui veut ta puissance doubler,  
Qui des mutins la force desassemble,  
Frappe leurs yeux et les rend estonnez  
Afin qu'au glaive fis soyent tous moissonnez.

Ils ont mordu, bien que fiers et grondans,  
Rouges de sang, la terre de leurs dents,  
Et sont tombez plus menu que la gresle  
L'vn dessus l'autre abatus pesle-mesle :  
Les vns à dos renversez estendus,  
Les vns à ventre en leur long expandus.

Je les ay veü la campagne courir  
Qu'on veit de loin dessous leurs corps blanchir ,  
Comme de nuict quand la neige enfarine  
A gros flocons les bords de la marine,  
Ou les sommets des arbreuses foraists  
Tombant sans ordre en monceaux bien espais.

Quand le deluge eut retiré ses eaux,  
Ainsi gisoient dessus la terre ouuerte  
Maints hommes nus espendus par monceaux :  
Voila comment aux despens de leur perte  
Ton braue Nom par magnanimité  
S'est emparé d'une immortalité.

En l'age prime, où tu es florissant,  
N'ayant encor le menton blondissant  
D'un poil doré, le Monarque Alexandre  
Renuersa Thebe, et Thesé s'anima  
Pour son país à sa franchise rendre  
Et le Cretois Minotaure assomma.

Mais plus diuins apparoissent tes faicts  
D'auoir du tout ces fiers Titans deffaicts  
Qui remuoient mille bras, mille testes,  
En morions tousiours au combat prestes :  
Gent conjurée à rompre et renuerser  
Les fleurs de Lys que tu sçais redresser.

Ils ont esté trois fois ia foudroyez  
D'un foudre aigu, siffiant, noir de fumée,  
Et ton bras fort les a tous poudroyez  
Comme vne poudre en vn rien consommée,  
Que le tortis d'vn tourbillon de vent  
Loin du regard emmy l'air va mouuant.

Sur tous humains aussi tu apparois  
( Comme un haut Pin sur le petit bocage )  
Illustre sang, noble race des Rois.  
On reconnoist au reluisant visage  
Qui éblouist avec rayons dorez,  
Du clair soleil les enfans honorez.

Mais, ô grand Duc, bien que ton chef orné  
Soit triomphant de Lauriers couronné,  
Bien que ta gloire emplisse tout le monde,  
N'en sois pourtant, Prince, plus glorieux,  
Ains tout l'honneur se donne au Dieu des Dieux,  
Et soit à toi la louange seconde.





CIX

ÉPIGRAMME

**D**EDANS ce Chiffre est le nom de Henry  
Au vostre vni d'une amoureuse sorte ;  
Mais vostre cœur par vne amitié forte  
De tant de laqs enlace vn tel mari  
Auprès de soy, que mesme la Mort blême  
Ne peut domter cet amour si extrême.





CX

POVR LE TEMPLE DE GLOIRE

**S**i les anciens n'ont basti pour la Gloire  
Vn temple saint comme pour la Victoire  
Ou pour Vertu : c'est qu'ils n'auoyent trouué  
Deuant ce Roy par armes éprouué  
Vn qui fust digne estre au milieu du temple.  
Il veut seruir à tous les Roys d'exemple  
Que l'on achete vn rang entre les Dieux  
(Comme il a fait) par actes glorieux.  
Charles d'autant ses deuanciers surpasse  
Qu'vn haut rocher vne coline basse,  
Et qu'vn grand Orme vn petit arbrisseau.  
Aigle des Roys, comme de tout oyseau  
L'Aigle est le Roy volant outre la nué  
Par vne trace aux autres inconnuë.

Ce temple heureux est seulement basti  
 Pour le beau sang des demi-Dieux sorti,  
 Qui ont regi (gardez par la prudence)  
 D'un iuste fer l'Empire de la France,  
 Qui valeureux ou en guerre ou en paix  
 Ont iusqu'au Ciel enuoyé leurs beaux faicts.

- » Sur le portail est assise la Peine :
- » Par là fut Dieu l'indomté fils d'Alcmene.
- » Toutes vertus y plantent leur sejour,
- » La Pieté, la Iustice et l'Amour,
- » Tous les beaux Arts et les Sciences belles,
- » Le blond Phebus et les Sœurs immortelles.
- » Car on ne peut immortel deuenir
- » Ny brauement au Temple paruenir
- » Si la raison et l'ame n'est garnie
- » De si diuine et plaisante harmonie :
- » La renommee errant en diuers lieux
- » En seme après le renom dans les cieux. »

Heureux celuy qu'un chaud desir entame  
 De la vertu et qui sent en son ame  
 Les aiguillons de la Gloire qui point.  
 Se trouue-t-il qui ne reuere point  
 Vn Alexandre enuleux de conquerre,  
 A qui sembla trop petite la terre?  
 Mais vn François merite de loger  
 En ce lieu saint plustost qu'un estranger.

Comme Phebus d'excellence premiere,  
 Aux autres feux fait part de sa lumiere,  
 Qui ne romproyent l'espaisse obscurité,  
 Si leur beau iour n'en estoit emprunté :  
 Ainsi la France en victoires feconde  
 Sert de lumiere aux nations du monde.  
 Quel coing de terre est si loin diuisé  
 Où le François n'ait sa lance aiguisé ?  
 Or sans labour on n'a facile entree  
 Dans le palais de la Gloire sacree.  
 De rang seront attachez les Escus  
 Et les harnois, despouilles des vaincus,  
 Pour la Deesse, et d'vne chaisne rude  
 Seront contraints en longue seruitude.

Donc l'assaillant se garde d'acheter  
 Vn repentir (qu'il ne peut euitier)  
 Si de son sang et de viure il fait conte :  
 Ou bien qu'il pense estre vne honneste honte  
 De receuoir pour la vertu la mort,  
 Estant vaincu par les mains du plus fort.





## CXI

*Poème de la Chasse.*

AV ROY CHARLES IX

**V**IERGE, ensemble terrestre et celeste Deesse,  
Illustre de cent noms, Diane chasseresse,  
Dont le Ciel et la terre adorent le pouuoir,  
Donne-moy ta faueur, vien ma langue émouuoir  
A chanter dignement les plaisirs de mon mai tre,  
Quand il court au mestier qu'au monde tu fis naistre :  
Eschange pour vn temps de ma lyre la voix,  
Au son bien éclatant de la trompe des bois,  
Et du cor enroué que les Cerfs ont en crainte :  
Je veux sous la fraischeur de l'ombre qui m'est sainte  
Animer les forests de l'honneur de mon Roy,  
Couronné du Laurier que de luy ie recoy,  
Et veux que son renom que l'Vniuers honore

Soit le commencement, le milieu, et encore  
 La fin de mes écrits. Il daigne me louer  
 De sa bouche diuine, et pour sien m'auoüer :  
 Aussi tant que mon âme au corps sera mouuante,  
 Il ne faut que mon vers d'vn autre nom se vante.

Vous Nymphes de la Court, combien que le plaisir  
 De courir et chasser ne soit vostre desir,  
 Toutefois ne laissez d'écouter et d'apprendre  
 Ce qu'une fille apprit dès sa ieunesse tendre.  
 Prestez à ce discours oreille et volonté  
 Puisqu'une sainte Vierge a tel art inuenté  
 Pour fuir les appasts et l'amorce du vice,  
 Comme vous l'eutez par honneste exercice.

Si tost que le Soleil de rayons attourné  
 A sur nostre horizon sa clairté ramené  
 En ces beaux iours d'Esté, l'autre Soleil de France  
 S'éueille, et de son lict legerement s'élance,  
 S'habille, ceint l'espee, et tres deuotieux  
 Inuoque à deux genoux le Monarque des Cieux :  
 Car il faut par vn Dieu commencer son ourrage.  
 Au deuant du chasteau l'attend son equipage,  
 Ses Piqueurs, ses Veneurs, ses Limiers, ses Valets,  
 Et ses Pages montez pour se mettre aux relais :  
 Vne belle noblesse est aussi tousiours preste,  
 Ioyeuse à vaincre au cours vne sauuage beste.

Sa carosse l'attend à quatre blancs cheuaux  
 Plus vistes que les vents : Ceux qui font les trauaux  
 Du chemin du Soleil n'ont la course si prompte :  
 Ils font de leur blancheur à ceux de Phœbus honte.  
 Ou s'il monte à cheual, son cheual vigoureux  
 En la bouche maschant le frein d'or écumeux,  
 Frappe du pié la terre, et sur l'echine large  
 Hannist de receuoir telle diuine charge.  
 Ses Archers de la garde enuironnent son corps.

Ainsin accompagné le Roy marche dehors  
 Auec tout l'attirail d'vne aboyante chasse.  
 Cent Chiens prompts à courir et flairer vne trace  
 Sont autour de ses flancs, dont les oreilles sont  
 Pendantes, et la queue est droite en contremont.  
 Après que dans le bois le gaignage ou la taille  
 Cette chasse est venue ordonnée en bataille,  
 Il s'auance à la queste en tenant son limier  
 Rigaut, qui de haut nez est tousiours le premier,  
 Et qui rebuchè mieux vn cerf de hautes erres  
 D'vn sentiment subtil penché contre les terres.

Puis quand ce grand Veneur par la pince a connu  
 Quelles voyes ou route ont le Cerf detenu,  
 Ou bien par le frayoir, par l'égail et portees,  
 Il reprend les deuants et iette ses brisees.  
 Tous les autres Veneurs et les valets aussi

S'exercent par le bois d'un semblable souci,  
 Non comme luy pourtant : Car de nulle science  
 ( Grande ou petite soit ) ne le fuit l'excellence.  
 Il sçait mieux que nul autre en ce dur passetemps  
 Les ruses d'un vieil Cerf, ou s'il va de bon temps,  
 Il sçait prendre le droit, et comme Capitaine  
 Apprend à ses suyans le chemin à la peine.

Comme le labyrinth par Dedale basti  
 Viroit en cent destours aueuglement parti,  
 Qui trompoyent d'une voye en replis tortueuse  
 Le pié des enfermez en cette erreur douteuse,  
 Tel est le destourner d'un Cerf malicieux,  
 Qui r'entre et sort sur soy cent fois en mesmes lieux.

Tout le matin se passe à rabatre vne beste,  
 Puis au disner se fait le raport de la queste  
 Faitte en diuers buissons : Là se vante à propos  
 Iacques plus que les Chiens et les Cheuaux dispos,  
 Qui de ses pieds venteux iamais loing n'abandonne  
 La Meute en tout pais : Tant l'honneur l'esperonne  
 D'estre veu de son maistre et d'emporter le prix  
 Dessus ses compagnons à courir bien appris.  
 « De complaire à son prince est louable l'enuie !  
 Quand la soif est esteinte et la faim assouuie,  
 Quand le rapport est fait en l'assemblee, alors  
 Le Roy monte à cheual et s'en retourne és forts.

D'un mandillon de pourpre éclatant par la nûe,  
 Ou d'un vestement vert son espaule est vestüe :  
 Vne trompe d'argent en écharpe luy pend,  
 De qui le son royal sur les autres s'entend.  
 Si tost que le son frape à ses veneurs l'oreille,  
 Le cœur leur rebondit et la meute s'éueille :  
 Toutes les Deltez hostesses de nos bois  
 Comme si Pan sonnoit en reuerent la voix,  
 Les Nymphes vont sentant les pointes amoureuses  
 Regardant sa beauté sous les feuilles ombreuses,  
 Et quelqu'une tout bas dit ces mots en son cœur :

— Pleust aux Dieux qu'il sentist de Cupidon l'ardeur  
 Pour mon respect autant que sa grâce m'affolle,  
 Mais dans le vent ie perds ma plainte et ma parole :  
 Car seulement Diane avec son traict le poind,  
 Et celui de l'Amour ne le trauaille point.  
 Pan le Dieu d'Arcadie en ces monts venerable  
 N'estoit autant que luy de maintien agreable :  
 Soit qu'il lance du bras vn iauelot en l'air,  
 A Phebus iustement ie le puis égaler :  
 Soit qu'il presse le dos d'un Genet, et qu'il porte  
 L'espieu au large fer dedans sa dextre forte,  
 Il semble au Dieu guerrier : heureux ie dy les chiens  
 Que tu vas caressant : heureux aussi ie tiens  
 Tout ce qui est touché de ta main honorée.

Ainsi va souhaitant quelqu'une enamourée :  
Mais le trauail des bois effacé du plaisir  
Engarde que l'amour ne le vienne saisir.

Quand toute la Brigade au buisson est allée,  
De verd la plus grand part et de rouge voilée,  
L'enceinte retentit de trompes et d'abbois,  
Car chacun porte au col sa trompe par les bois  
Où cent couples de crin pendillent cordelées.  
On suit le cerf lancé par monts et par valées,  
Par estangs, par buissons espineux et tranchans :  
Le Cerf en trauersant l'ouuerture des champs  
Fait voler les sablons aux voyes de sa fuite.  
La meute dresse apres d'une ardente poursuite.  
Des chiens bien ameutez l'abboy fait vn grand bruit,  
Mais entre les Veneurs personne ne le suit  
D'un tel cours que le Roy volant par la campagne,  
Et FONTAINES qui ioinct son cher maistre accompagne.

La pierre qui iaillist d'une fronde en sifflant,  
Les Leuriers genereux qu'on va desaccouplant  
Après vn Lieure viste, en leur course attendue,  
Ne partent si légers : Ils se perdent de veue  
Tousiours dessous le vent la Meute costoyant,  
Pour leuer les defauts s'il alloit tournoyant.

Le Roy ferme à cheual, d'une course legiere,

Ceux-ci, ceux-là deuance, et laisse loin derriere,  
 Et premier, comme en tout, aux abbois voit mourir.  
 Le grand Cerf mal mené haletant de courir :  
 De la beste victime à Diane sacrée  
 Aux chiens ioyeux de sang on donne la curée.

C'est plaisir de les voir si tost qu'ils ont ouy  
 Sonner et forhuer : d'vn eslan resiouy  
 Ils sortent du chenil : On en voit trois centaine,  
 Gris, blancs, noirs, accourir pour manger de leurs peines.  
 Tout le sang est meslé dans le pain rougissant,  
 Pesle-mesle, affamez, ils se vont repaissant.  
 Chacun des veneurs tient vne souple housse,  
 Et frape sur le chien qui, gourmand, se mutine :  
 Puis quand les retirer de la curée il faut,  
 Le Maistre du forhu crie Ty-ha hillaud.

La folle volupté, les délices exquisés  
 Rendent à beaux exploits les ames mal-aprises,  
 Et d'assidu labeur vn royaume augmenté  
 En ruine dechet par lasche oysiueté :  
 De toute nation Rome se fit la teste  
 Par obstiné trauail, et raut la conqueste  
 Aux Macédoniens, aux Perses, aux Medois  
 Portans en lieu de fer des bagues en leurs doigts.

Entre maint exercice ennemy de paresse

La chasse est vray moyen pour dresser la ieunesse.  
Comme la lutte Argine et les cours Eleens,  
L'escrime de Pollux, et mille jeux anciens  
Inuentez par les Roys, pour mieux polir et faire  
Leurs peuples et subiets, à l'œuvre militaire.

Ainsi les Persiens à la chasse viuoyent  
D'autant que l'art de guerre en elle iis retrouoyent,  
Comme en estant l'image et la plus vraye feinte.

Ils portoient en chassant l'espée au costé ceinte,  
Vn carquois gros de traicts, deux iauelots pointus,  
Et d'vn bouclier Persiq leurs bras estoyent vestus.  
Le Roy comme en vn camp des siens estoit le guide,  
Et là s'estudioit à la guerre homicide,  
Car en ruse et labeur l'vn et l'autre est pareil.

Le Chasseur s'accoustume à rompre le sommeil  
Deuant l'Aube éueillée, et patient endure  
Pluye, tempeste, vents, le chaud et la froidure ;  
Il trauaille son corps, et l'exerce sans fin  
A courir, à brosser vn long traict de chemin :  
Et comme il est contraint, bien souuent il enferre  
Vne beste cruelle, et s'aiguise à la guerre,  
Combatant bien armé d'vn cœur aspre aux hasars  
Les Lyons rugissans, et les Ours montagnars,  
Egaré par les bois en telle accoutumance,

Loin de maison rustique il fait expérience  
 Combien doux à manger est seulement le pain  
 Et l'eau pour appaiser la soif cuite et la faim :  
 Sur la dure au serain il appuye sa teste  
 D'un caillou pour cheuet où le somme l'arreste.

Qui ne voit en chassant les Renards et Taissons  
 Cachez dans le terrier, d'vn siege les façons ?  
 Où les petits Bassets accompagnent la troupe  
 Qui de tranches de fer la terre mine et coupe ?  
 Donc la Chasse et la Guerre est vn pareil mestier  
 Quand on a fait leuer dedans vn verd sentier,  
 Dans vn chaume ou gueret vn Lieure de son giste,  
 N'en voit-on pas l'effect ? L'vn d'vne iambe viste  
 Tasche de s'écouler : Le Leurier grand et fort  
 Le poursuit de si près qu'il luy donne la mort.  
 Quelquefois il s'échappe hors de la dent cruelle  
 Du coureur qui l'atteint d'vne roideur isnelle :  
 Comme aux sanglans combas le vaincu quelquefois  
 S'exempte par la fûite et non par le harnois.

Mais les Leuriers du Roy n'ont si tost apperceuë  
 Leur proye, qu'à leurs piés elle gist abatuë :  
 On diroit à les voir que c'est vn tourbillon  
 Qui traaverse ondoyant de sillon en sillon :  
 Quand pour complaire au Prince, il ne leur plaist sur l'heure  
 Que le Lieure craintif pres de son giste meure,

Ils luy donnent carrière vn espace de temps.  
En feinte l'on y voit l'estour des combattans !  
Le Lieure bien-rusé ne court la droite voye  
Pour tromper le suuant du desir de la proye :  
Il fait, deffait cent ronds, cent retours et destours,  
A fin que l'ennemi ne prenne escousse au cours :  
L'vn presse, l'autre fuit : Il semble qu'il le happe,  
Et l'ayant, de rechef permette qu'il échappe.  
Vn dard n'est si léger volant hors de la main,  
Ny le plomb que vomist vn canon inhumain,  
Ny d'un arc bien-tendu la sagette empennée,  
Ny fonde autour du chef quatre fois ramenée.  
Puis enfin ennuyé dessus le champ poudreux  
Le bon Leurier abat cet animal peureux.

Cyrus, grand Roy de Perse, apprit l'art militaire  
Par ces mestiers de chasse enseigné de son pere,  
Apprit à supporter le trauail, et comment  
« L'honneur donne aux labours vn doux allegement.  
Cephale fut chasseur pource ami de l'Aurore  
Qui le monde au matin de son teint recolore :  
Celuy qui perdit l'ame en perdant son tison  
Fut Chasseur, et les preux de l'antique saison  
Hercule dont les mains sont par tout honorées,  
Poursuiuit en chassant iusqu'aux Hyperborées  
La Biche aux piés d'airain pour son dernier labour,  
Et par ce prix gagné couronna son honneur.

Mais CHARLES mon grand Prince, empereur de la France  
Imitant ce perdeur de la monstreuse engeance,  
Faites ce qu'il consille à sa Diane, alors  
Qu'il reçoit en ses bras comme les vostres forts  
La charge que des bois dans le Ciel elle apporte.  
Laisse, dit-il (prenant sur le seuil de la porte  
Le gain de son carquois), laisse les animaux  
Craintifs, humbles, petits, qui ne font point de maux :  
Pourchasse moy d'ardeur toutes ces bestes fieres  
Qui gastent, forcenez, les plaines fromentieres,  
Qui gastent le labeur des chetifs Laboureurs,  
Comme les Leopards et les Loups rauisseurs,  
A fin que dans le Ciel, comme moy, l'on t'appelle  
Le secours immortel de la race mortelle.

Ainsi luy dit Hercule : Et vous qui l'entendez,  
En contre les méchants vos fleches debandez,  
A fin que le François vostre suiet vous nomme  
La seureté des bons, la peur du mechant homme.

Quand la sœur d'Apollon son arc d'argent vouïta,  
Contre vn Orme premier son bras elle tenta :  
D'vn Chesne dur après elle frappa l'escorce,  
Vne beste sauuage après sentit sa force :  
A la quatrieme fois elle vint és citez  
Tirer sur les peruers de malice éhontez :  
Comme vous demi-Dieu par les sacrez bocages

Assommez les Lyons et les bestes sauuages,  
 Ours velus, et Sangliers aux longs crochets de dents.  
 Après vous punissez des villes au dedans  
 L'iniuste citoyen, destruisant la malice,  
 Tenant pour vostre appuy Pieté et Iustice.  
 I'ay de cette louange vn insigne témoin :  
 O Vierge des forests, dy, tu n'en estois loïn :

Vn loup gris à long poil que quelque Dieu, ie pense,  
 Enuoya pour vanger la punissable offense  
 Des mortels contempteurs de sa diuinité,  
 Déchiroit, deuoroit (extreme cruauté!)  
 Hommes, femmes, enfans, pres Saint-Germain-en-Laye,  
 Et de leurs corps entiers ne faisoit qu'vne playe.  
 C'estoit un Loup Leurier d'exécrable grandeur,  
 Il ne paroist Toreau de pareille hauteur  
 Sur les monts Auuernas : Il assaut en furie  
 Les Enfans tout ainsi qu'Aigneaux de Bergerie.  
 Ses yeux estinceloient en flammeches de feu,  
 Son goufre d'estomach n'estoit iamais repeu,  
 Sa gueule estoit de sang hauement alteree,  
 Il haloit de la langue vn demi-pié tiree :  
 Si furieux n'estoit le Lyon Nemeen,  
 Ny celuy qui gasta le champ Oeneien.  
 Des le premier abord leur teste estoit coupee  
 Sous sa dent, tout ainsi que du fil d'vne espee,  
 Et le tronc de ce corps par le milieu mordu

Dans sa gueule trembloit haut de terre pendu.  
 Les logis bien-murez les rustiques n'asseurent,  
 Les Pasteurs et leurs chiens sans crainte ne demeurent  
 Dedans leurs parcs fermez, iusqu'à tant que le Roy  
 Inuoqué pour secours les deliura d'effroy :  
 Son œil pleurant versoit des larmes pitoyables  
 Quand il ouit les cris des femmes miserables,  
 Plaignant que ce cruel auoit desia plongé  
 Six vingt pauvres enfans en son ventre enragé.  
 « D'vn Roy clement l'ouvrage est tousiours d'entreprendre  
 » Acte qui peut son peuple en vn besoin defendre,  
 » Gaignant le nom de pere au cœur de ses suiets.  
 Mery fut enuoyé pour chercher aux forests,  
 Mery, frayeur des Loups, qu'ils craignent en la sorte  
 Qu'vne simple Brebis la Louue qui l'emporte.  
 Sa Maiesté fit tendre en long et large tour  
 Ses toiles qui cernoient son enceinte à l'entour.  
 Cinquante pieces font le cerne de la place :  
 Trois mille Paisans ferment un long espace  
 L'assiegeant en rondeur, diuersement munis.  
 Les vns de gros bastons robustes sont garnis,  
 Les autres sont armez de fourches bien aiguës,  
 Les autres de leuiers : Le cry perce les nuës  
 Quand tous ces Paisans font la huee en l'air.  
 Ainsi prés d'vn marais on contemple voler  
 Mille oyseaux peinturez qui hautement s'écrient  
 Pales, Canards, Butors. Les marécages bruyent.

Ainsi quand au choquer les batailles s'en vont,  
 Aux deux partis du camp semblables cris se font.  
 Le cerne retentit : Le cry touche aux estoiles.  
 Tel estoit la huee à l'enuiron des toiles !

La Noblesse et la garde en bons cheuaux montez  
 Ceignent l'espace rond espars de tous costez.  
 Le Limier en iappant dessus les voyes, lance  
 Le Loup gris effroyable : Il sort de violence  
 Chassé de chiens-courans : par les forts il entroit  
 Et mordoit en fuyant tout ce qu'il rencontroit,  
 Il sautoit furieux contre la toile haute,  
 Encontre les veneurs qui la gardent, il saute  
 De furie enflammée : Vne clameur par tout  
 Pour l'effrayer s'esleue et va de bout en bout.  
 L'un luy tend au deuant d'un large épieu la pointe.  
 L'autre luy court dessus l'espée en la main iointe :  
 Mais le premier de tous qui luy perça le flanc,  
 Et du fer epuisa les sources de son sang,  
 Fut CHARLES courageux : lors toute l'assemblee  
 Témoigna de hauts cris sa ioye redoublée.  
 Les hommes estonnez regardoyent de bon cœur  
 Cette beste assommée et en auoyent horreur.  
 Sur le front du chasteau pour signe de conquete  
 On attacha la pate et l'exécrable teste  
 Du Loup et de la Louue et de cinq Louueteaux  
 La nez pour guerroyer les debiles troupeaux.

« Il ne faut point nourrir vne engence louuiere!  
 Ainsi l'heureux vainqueur d'une troupe guerriere  
 Rapporte du vaincu la dépouille en trofé.  
 Son Palais ou le Temple en reluist estoffé.

Les Pasteurs affranchis ioyeux de la victoire,  
 De CHARLES admiroient le bonheur et la gloire,  
 Et luy chantoient ces vers : Carlin, Roy des Bergers,  
 Chasse loin de nos parcs la doute des dangers.  
 Il a mort abattu le Loup si dommageable,  
 Loup heureux d'être occis de main si redoutable,  
 Pour l'honneur qu'il aura de grauer dans les cieux  
 La royale vertu du bras victorieux,  
 Si Iupiter (qui hait la peste dangereuse  
 Des traistres Lycaons contre lui furieuse)  
 N'empesche de le faire en sa voûte monter.  
 « C'est bonheur de se voir par les Dieux surmonter !  
 Ainsi le roux Lyon Cleonien fut digne  
 D'estre pour son Hercule au Zodiaque vn signe,  
 Et le tortu Dragon dans le Ciel estandu  
 Entre les Qurses gist comme vn fleuee expandu.

Carlin est nostre Dieu, c'est l'heur de nos herbages,  
 Il preserue nos Bœufs de ces bestes sauuages :  
 C'est luy qui maintenant redonne au Pastoureau  
 La grace de iouer du tendre chalumeau.  
 Pource nous souuenant d'un si grand benefice

Nous teindrons son autel (annuel sacrifice)  
Du sang d'un aignelet : et monts, vaux et buissons  
Resonneront tousiours de rurales chansons  
Prises de ses vertus : A l'auenir nos Cheures,  
De leur gré pousseront vn poil doré des leures,  
Et bien-tendu de laict s'arrondira leur pis,  
Puis que sans nulle peur vont paistre nos brebis.  
La laine n'apprendra de mentir la teinture  
Des eaux du Gobelin, mais prendra de nature  
Ses diuerses couleurs : Vn pourpre vestira  
Le mouton par les prez, vn saffran iaunira  
La toison du Belier (teinture naturelle).

Il faut qu'apres le fer l'âge d'or renouuelle  
Sous Carlin qui ne suit les forest seulement :  
Mais donne par ses loix aux villes ornement,  
Regarde en ses palais ceux qui font la Iustice,  
Ou qui l'ont corrompue aueuglez d'auarice.

Aussi les bois feuillus ne se voyent hantez  
De Diane tousiours: Elle vient és citez  
Où Iupiter voulut qu'elle fust adree,  
Et par tous les endroits où elle est reuee  
Oste aux accouchemens la poignante douleur.  
Voila parmi les champs ce que dit le Pasteur,

Grand Roy ie te saluë, ambrasse ta louange :

Les Dieux font de leurs biens à tel present échange :  
« L'Hymne est le prix des Dieux, et qui cherist l'honneur  
» Acheue de beaux faicts et ne manque de cœur.  
Pour moy ie ne requier à la Parque autre grace  
• Sinon que de filer ma trame ne se lasse,  
Iusqu'à tant qu'à mon gré d'vn style graue et haut  
le puisse celebrer tes gestes comme il faut.  
Le Tracien Orphée, enfant de Calliope,  
Ny le fils d'Apollon en la neuuaine trope  
Vaincre ne me pourront : Pan mesme ne vaincroit  
Quand toute l'Arcadie à iuger il prendroit,  
Me venant assaillir : Esleue d'vn tel Maistre  
le puis, sinon premier, au moins égal parestre.



*Amours d'Oriane.*

CXII

ÉLEGIE

**I**n voudrois, Oriane, estre feint amoureux,  
Et n'estre point au vray vn amant malheureu :  
Malheureux d'autant plus que tu ne veux pe<sup>e</sup> croire  
Que tes ieunes beautez ont dessus moy victoire.

Si quelques inconstans du beau voile masque  
Qu'ils empruntent d'Amour, d'Amour se sont moques  
Sacrilège comme eux pourtant ie ne desire  
En trahissant Amour telle inconstance élire.  
Ny me scruir d'vn nom si venerable et saint  
Qui terre, cieux, et mer dessus ses loix contraint,

Pour les Dames tromper : La vengeresse foudre  
Plustost froisse mon chef et le reduise en poudre.  
Je découure en parlant la passion du cœur,  
Et louant des beautez ie ne suis point moqueur.  
Voyant du clair soleil la lumiere eternelle,  
Mentiray-ie disant que sa lumiere est belle?  
Aussi voyant sur toy tant de rais et de feux  
Par qui luire et bruler mille et mille tu peux,  
Ne les diray-ie point? ie sens leur estincelle  
M'ardre iusques aux os d'une flamme cruelle.

Venus qui ne t'es peu du brandon garantir  
Que darde ton Enfant, ne feras-tu sentir  
Pareil feu que le mien à cette dedaigneuse,  
Qui nomme de ton fils la Dêité trompeuse?

Je n'aime point (dit-elle) et ne suis point brulé  
Des rais estincelans de son œil estoilé :  
Qu'est-ce donc que ie sens en mon ame à toute heure  
Qui fait que sans mourir cent fois le iour ie meure ?

Comme un balon en l'air deçà delà ietté  
Est de coups violans haut et bas agité  
Par les vistes ioueurs : ainsi la maladie  
Me tournant, me pressant, rend ma teste éourdie.

Oriane, dy moy, comment se doit nommer

Ce chaud mal qui me fait en larmes consommer ?  
 Si triste nuit et iour quelque moment qui passe  
 Je ne fay que penser repenser en ta grace,  
 T'engager mon desir, et d'un nouuel esmoy  
 Si mon ame te suit et s'estrange de moy,  
 Si ie n'ay rien plus cher qu'engrauer ta figure,  
 Si mille passions me seruent de pasture,  
 Si sans pouuoir veiller, si sans pouuoir dormir,  
 Desesperé d'amour ie ne fais que gemir,  
 Si mes piés à regret s'en vont de ta présence  
 Ne traissant qu'une escorce en si fascheuse absence,  
 Si mes piés volontiers ne me veulent porter  
 Sinon deuant ton œil qui me peut conforter,  
 Que diras-tu de moy, sinon las ! que ie t'aime  
 Plus que l'œil ne chérit ny le iour ny soy mesme ?

Mon Dieu que ton visage en l'esprit me reuient,  
 Ton geste, ton parler ! qu'un amant se souuient  
 Des faueurs que luy fait vne douce Maistresse !  
 Il me semble qu'encor ta main d'iuoie presse  
 La mienne, comme au soir que d'un visage humain  
 Tu mis après le bal ta main dessus ma main,  
 La coulant doucement de si gentille sorte  
 Qu'encor le souuenir tout d'aise me transporte.  
 Donc si ie receuois vne plus grand' faueur,  
 Qui penseroit auoir en ce monde plus d'heur,  
 Fussent les puissans Roys de l'opulente Asie ?

Tu es mon diamant et ma perle choisie,  
Et tu es à mes yeux du monde l'Orient.  
Trompeur ie n'escry point ta louange en riant,  
Comme tu me le dis : autant que ie t'admire  
Ie voudrois la pouuoir en cent papiers escrire.

Reçoy ton Amadis, pour tout iamais reçoy  
Celuy qui t'aimera d'inuiolable foy :  
Ne vois-tu pas l'amour de l'antique Oriane  
Reluire dessus tous, autant que fait Diane  
Sur les feux de la nuit? Ne vois-tu le renom  
Qui suit de bouche en bouche et l'vn et l'autre nom ?  
Si ton amitié douce à la mienne s'assemble,  
De mesme à tout iamais nous reuiurons ensemble.





CXIII

CHANSON

**L**as! que vous estes bien-heureuses  
De pouuoir l'homme surmonter,  
De qui les forces valeureuses  
Peuent toute chose domter.

En don la femme de nature  
Eut les graces et la beauté,  
Par qui mesme la roche dure,  
Le fer, le feu seroit domté.

Vos beautez sont vos belles armes,  
Vos lances, vos dards, vos escus,  
Par qui les plus vaillans gendarmes  
Maugré leur harnois sont vaincus.

C'est pourquoy l'homme non volage  
S'assuiettist dessous vos loix,  
Et ne change point de courage,  
Leger comme feuille des bois.

Vn amant au Chesne ressemble,  
Qui maugré les vents furieux  
Ferme de racine ne tremble  
Deuant l'orage impérieux.

En vn lieu constant il s'arreste,  
Comme le rocher sur les flots,  
Qui loin repousse la tempeste  
Les vagues et le vent dispos.

Ainsi plein d'vne gentile amie  
Il reiette les passions,  
Qui veulent raurir de sa Dame  
Son cœur et ses affections.

Quand au fond de son cœur il taille  
Quelque portrait, c'est tout ainsi  
Qui graueroit une medaille  
Dedans quelque bronze endurci.

Leur amour qui est indomtable  
Par la force ne se corrompt,  
Si bien qu'il est du tout semblable  
Au diamant qui ne se rompt.

Leur premiere amour ne s'écoule  
Aux rais de quelque feu nouveau,  
Comme la neige qui se roule  
Des monts, au tiede renouveau.

Leur ardeur est toute immortelle  
Comme le feu tout immortel :  
Mais quand vne cause est mortelle  
L'effect en est aussi mortel.

Si d'vn l'amour est inconstante  
La faute n'est de son costé,  
Mais bien d'vne legere amante  
Ou d'vne fiere en cruauté.

Vn bastiment fait sur l'arene  
S'il tombe c'est du fondement :  
La matiere trop incertaine  
Tousiours destruit le bastiment.

Les flots roulent de mesme sorte,  
Et quand on voit leurs sillons pers  
Se troubler, c'est l'haleine forte  
Des vents qui les tourne à l'enuers.

Il ne se faut prendre à la pierre,  
Mais à celui qui la iettant  
Nous blesse ou nous renuerse à terre :  
L'homme de soy n'est inconstant.

Il fait les Dieux mesme descendre  
Du Ciel pour la femme honorer :  
Et par ses escrits fait entendre  
Qu'on vous doit seules adorer.

Quelle fust des femme la gloire  
Sans l'homme qui les veut louer,  
Et de soy leur donnant victoire,  
Pour maistresses les adouër ?

Tout ce que l'homme tâche faire  
Et ce qu'il apprend tous les iours,  
Ne tend seulement qu'à complaire  
Aux Dames, meres des amours.

Des femmes il est la defense,  
Le secours, le ieu, le desir,  
Sans luy leur debile puissance  
Ne gousteroit aucun plaisir.

Doncques vous estes bien heureuses :  
De pouuoir l'homme surmonter,  
De qui les forces valeureuses  
Peuent toute chose domter.





CXIV

POUR VN TABLEAV

C<sup>E</sup> Tableau que ie te donne  
Aux Calendes de Ianus,  
Te montre au vif la personne  
Serue à l'enfant de Venus.

Iamais plus semblable image  
Ne sera que cette ci :  
Elle est palle : En mon visage  
Se sied la palleur aussi.

Elle est sans cœur : à toute heure  
Le languis n'ayant mon cœur  
Qui rai de sa demeure  
Loge aupres de son vainqueur.

Muette elle est sans parole :  
Aussi quand le bien m'aduient  
De reuoir ce qui m'affolle  
La langue au palais me tient.

Vne seule différence  
Moins qu'elle me rend heureux :  
Ie souffre la violence  
Du feu cruel amoureux.

Son insensible nature  
Ne prend ce feu vehement :  
S'elle en sentoit la brulure  
Ce seroit peu longuement.

Soudain en cendre menue  
Elle se verroit perir,  
Où ma flamme continue  
Braie sans pouuoir mourir!





CXV

A VNE GOVERNANTE

**H**é d'où nous vient cette rude geolliere  
Qui tient ma Dame en chambre prisonniere  
Qui d'vn souci trop superstitieux  
M'oste le bien de reuoir ses beaux yeux ;  
Celle vrayment est bien dure et ferree  
Qui tient, captiue, vne fille seuree  
Loin de celuy qui luy est seruiteur.

L'amant qui peut souffrir telle douleur  
Sans se vengér, ne sent au fond de l'ame  
Les traits ardents d'vne amoureuse flame :  
C'est ce qui va ma colere irritant :  
« La douleur froisse vn courage constant. »

Pour Eleusine on celebroit à Romme  
Vn sacrifice inaccessible à l'homme,

Tant s'honorait ce mystere sacré ?  
Voudrois-tu point ordonner à son gré  
Pareil mystere à la belle Cyprine :  
La femme seule adoroit Eleusine,  
Mais homme et femme il ne faut separer  
Pour de Venus les segrets adorer :  
Puis de Cerés la feste non commune  
Ne se faisoit que durant la nuict brune,  
Où de Venus douce mere d'Amour  
On fait la feste et de nuict et de iour.

Si tu pouuois dépouiller ta vieillesse  
Et reuestir la fleur de ta ieunesse,  
Tu ne voudrois, bonne Vieille, pour toy  
Prendre l'arrest de si sauuage Loy :  
Où maintenant, apres qu'à Cytheree  
Tu as rendu ce qui t'auoit miree,  
Ne te voyant si belle qu'autrefois  
Tu veux former quelques nouvelles loix :  
Et c'est, ie croy, ne trouuant plus personne  
Qui pour seruir à tes rides se donne.

Tu es semblable au Dragon furieux,  
Qui sans gouster le sommeil gracieux  
Gardoit tousiours aux niepces d'Atlante  
L'or des pommiers de leur forest luisante :

Tu es semblable à celui que Iason  
Fit endormir pour auoir la toison :  
Car à toute heure en tous lieux tu prens garde  
Si ma Maistresse vn sien amy regarde,  
Et tu ne veux, pour le temps abuser  
Comme on souloit, qu'on puisse deuiser :  
Et c'est pourquoy ie dy bien, ce me semble,  
Que ton faux œil à ces Dragons ressemble.  
L'vn defendoit les pommes de fin or,  
L'autre gardoit le precieux thresor  
D'vne toison cause de la Nauire  
Qui de Tethys premiere veit l'Empire.

Tu vas gardant aussi d'un mesme soing  
Ce qui ressemble à la forme d'un coing,  
Qui est semblable à la pomme Hesperide,  
Et au present que conquit l'Esonide :  
Mais tout ainsi que le Tyrinthien  
Et l'Esonide, en dépit du gardien  
Eurent en fin par peine et patience  
Sur leurs desirs comme ils vouloyent puissance  
L'espere un iour maugré ton œil veillant  
Iouir du bien qui me va trauaillant.

A qui te dois-je encor faire semblable ?  
Il me souvient d'Argus le miserable

Portant au chef cent yeux tousiours ouuerts  
Quand il gardoit Io par les déserts.

Iunon maline et ialouse Deesse.  
Craignant ici que Cupidon ne blesse  
Son Iupiter par quelque traict nouveau,  
Te permet elle en garde ce troupeau?  
Las ! ie le croy : vienne quelque Mercure  
Qui pour vanger les tourmens que i'endure  
Bien tost t'endorme en la mesme façon  
Qu'il fit Argus par sa douce chanson.

Mais il vaut mieux à fin de te complaire  
Trouuer quelqu'vn qui te le vueille faire,  
O sainte Vieille, et ie pense qu'ainsi  
Nos passions tu prendras à merci,  
Comme l'Abbesse en fin douce et gentile,  
Qui se montroit facheuse et difficile,  
Deuant qu'elle eust bonne part au plaisir  
Qui des Nonnains contentoit le desir,  
Que si desia pour la froide nature  
De tes vieux ans, l'amoureuse peinture  
Ne peut flechir ton cœur de passion,  
Ny amollir ta dure affection,  
Puisse arriuer quelque Circe ou Medee  
De l'art magiq aux ans recommandee,  
Qui te remette en ta prime saison,  
Comme iadis le bon vieillard Eson.

Par vers charmez, par maint ius de racine,  
En inuoquant Pluton et Proserpine  
On peut remplir les rides de ton front,  
Et te remettre vn sang plus ieune et prompt :  
Lors tu prendras vne nouvelle enuie  
De ne quitter les ébats de la vie.  
Dy, ie te pry, ne te souuient-il point  
Du vif amour qui la ieunesse épouind ?  
Tu n'as esté mainte fois si seuere,  
S'il est certain ce qu'on m'a dict naguierre :  
Mais chacun âge apporte avec son cours  
Des passions diuerses en amours.  
Vrayment encor doucement ie te traite  
Puis que pour mal du bien ie te souhaite.

Or s'il n'advient qu'à fin tombent mes vœux,  
Gentil Amour, qui peux comme tu veux  
Transformer Dieux et hommes en cent sortes  
Par mille traicts qu'en la trousse tu portes,  
Fay transformer en un Chien plein d'abois  
Cette vilaine à la criarde voix,  
Comme se veit Hecube Phrygienne,  
Qui d'aboyer fut transformee en Chienne :  
Son corps se voye en cela transformé  
Dont la nature elle a le mieux aimé.





## CXVI

### CHANSON

**I**eusne et ie fay penitence  
Pour mes pechez à Dieu contez  
Mais la plus facheuse abstinence  
C'est le ieusne de vos beautez.

Quand ie m'abstien de vostre veuë  
Ce m'est incroyable tourment  
Perdant la celeste repeuë  
De mon plus doux contentement.

Vrayment nostre ame est infinie  
Se paissant de l'infinité,  
Et si est de mortelle vie  
N'adorant que la déité.

Or que soyez ma nourriture  
L'ame de mon ame dans moy,  
Il est certain, puis que i'endure  
Mille morts si ie ne vous voy.

On dit que voir de Dieu la face  
Est le viure des bien-heureux,  
Et celuy qui ha telle grace  
N'est plus d'autre bien desireux.

Vous estes doncques ma deesse,  
Mon heur, mon Paradis, mes Cieux :  
Car en moy tout desir prend cesse  
Quand ie regarde vos beaux yeux.

O beaux yeux, astres de mon ame,  
De qui despend tout mon bonheur,  
De qui ie sens la douce flame,  
Flambez tousiours en ma faueur.

Que ie sois vostre Salemandre,  
Que ie viue d'vn si beau feu,  
Non pour l'estaindre, mais le rendre  
Autant violent qu'il m'a pleu.

Et vous Diuinitez celestes,  
Quand il vous plaira me punir

Et vous vanger à toutes restes,  
Loin d'elle faites moy tenir.

L'horreur d'une vengeance telle  
Rendra mes esprits estonnez,  
Plus que la peine criminelle  
Que souffrent là bas les damnez.

Au reste bien qu'au Ciel i'aspire,  
Laissez moy viure iusqu'à tant  
Que l'astre pour qui ie souspire  
A vous s'en aille remontant.

Lors ie priseray dauantage  
Vostre beau seiour estoilé,  
Tandis i'aime à voir vostre image  
En sa beauté qui m'a volé.

Et si par ieusnes et prieres  
On obtient de vous quelque don,  
Faites qu'à mes longues miseres  
Soit ottroyé quelque guerdon.





## CXVII

### DE LA TRANSFORMATION DES AMANS

**A**v temps iadis la belle Cytheree  
De son Vulcan bien fort enamouree,  
Par grand desir l'embrassa tout vn iour  
Et de leurs ieux enfanterent Amour,  
Amour ce Dieu qui par douce puissance  
Met tous les Dieux sous son obéissance,  
Qui les humains dessous le ioug contraint,  
Qui dans ses rets tous animaux estraint,  
Qui aux metaux, aux herbes et aux plantes  
Fait ressentir ses pointures cuisantes.

Ce ieune enfant en beauté surpassoit  
Venus sa mere et iamais ne croissoit :  
Pource à l'Oracle au secours ils allerent,

Et à Themis soudain ils demanderent  
Comment pourroit ce Cupidon nouuesu  
Croistre aussi grand qu'à voir il estoit beau.  
L'Oracle dist qu'on ne le verroit croistre  
Puisque tout seul il auoit pris son estre  
Et qu'il falloit de Venus le pouuoir  
Vn second frere à l'Amour conceuoir,  
Puis aussi tost qu'il auroit prins naissance  
L'autre prendroit à l'enui accroissance.

Adonc Venus fit vn frere à l'Amour,  
Et l'vn croissant l'autre croist à son tour :  
Car leur grandeur vient tousiours d'estre ensemble,  
Et quand de l'vn l'autre se desassemble  
Le nœud d'entr'eux ne se continuant,  
Tout au contraire ils vont diminuant.

Ainsi en moy vostre beauté, Maistresse,  
Et vostre grace en sa fleur de ieunesse  
Font vn amour, qui comme imparfait tend  
A son parfait que de vous il attend :  
Vous le pourrez en moins de rien parfaire  
Si luy donnez vn amour pour son frere :  
Et si ie suis assez digne estimé  
D'estre de vous également aimé,  
Comme sans feinte à preuue ie vous aime  
Plus qu'vn grand Roy n'aime son Diadème.

Qui ne connoist l'extreme passion  
De ma bouillante et chaude affection ?  
Qui ne connoist les peines que i'endure,  
Et qu'à mon dam tousiours vous estes dure ?

Le plus souuent sourd, muet et transi,  
Tout transporté d'un espineux souci,  
Je ne sçauerois, tant la fureur m'affole,  
De ma poitrine arracher la parole :  
Si bien que ceux qui en ce poinct m'ont veu  
En vous blasmant ont pitié de mon feu,  
Et pour garir, si je le pouuois croire,  
Vostre beau nom fuiroit de ma memoire.  
Mais je ne puis : l'an trois fois est passé  
Que vos liens me tiennent enlacé,  
Sans que je puisse en liberté reuiure  
Hors des filets à mon aise deliure,  
Et sans pouuoir ny cauer de mes pleurs  
Ny amollir le roc de vos rigueurs.

Quoy ? pensez-vous que par la seule ouye,  
Ou par les yeux l'ame soit resiouye ?  
Ou seulement par vn petit soubris ?  
(Graces qu'on donne aux moindres fauoris)  
Ou seulement quand par acquit on touche  
Leure sur leure au corail de la bouche ?

A quel effect sont donnez les cinq sens,  
Sinon à fin, que l'ame repaissans  
Des doux plaisirs que fortune nous liure,  
Puissions par eux mille plaisirs ensuiure ?  
Il faut iouir de toutes les beautez  
Par tous les sens de Nature inuentez  
A cet effect. L'oreille cauerneuse  
Puisse les sons d'une voix mielleuse,  
Et puis les fait à nostre ame gouter.  
Nostre œil aussi ne faut à presenter.  
Le laid ou beau qui frappe sa lumiere  
Pour émouuoir nostre ame imaginaire,  
Et par le goust, l'odeur, et le toucher,  
Tout homme doit ses passetemps chercher :  
En ce faisant n'erre la creature,  
Car elle suit les loix de la Nature.

Croyez, ma Dame, au Poëte Romain  
Sage aux discours de tout l'Estre mondain :  
— Celuy, dit-il, qui iamais ne repose  
Et qui tousiours ne repense autre chose  
Qu'à se changer, muer et transformer  
En la beauté qu'il choisist pour aimer,  
Par nul moyen d'elle ne prend la forme,  
Et viuement du tout ne se transforme,  
S'il ne reioint ensemble à sa moitié  
Son corps meslé par bouillante amitié.

Le vray ciment de durable alliance  
Est sans mentir la douce iouissance.  
Premierement par secrette action  
Auec le corps l'esprit fait vnion,  
Et se logeant en vne autre demeure  
Plus que la sienne il la trouue meilleure :  
C'est quand l'esprit peu à peu se deçoit,  
Et peu à peu les beautez il reçoit  
Qu'en son aimee il auoit aperceus :  
Il les retient si viuement conceus  
D'vn eternal et profond souuenir  
Que tout à coup il se reuient vnir  
Au corps aimé, de façon si estrange  
Que s'oubliant en l'aimee il se change :  
Il est l'aimee et ensemble est l'amant,  
Tant ha de force vn amoureux tourment.  
Mais le vray but de la spirituelle  
Metamorphose, est l'autre corporelle :  
Lors deux esprits et deux corps alliez  
Ne sont plus qu'vn iusqu'à la mort liez.  
Le corps humain est l'instrument de l'ame,  
Si quelque ioye ou tristesse l'entame  
Elle la montre et decele au dehors  
Par le moyen des organes du corps.  
Comment se peut l'affection connoistre  
De nostre esprit qui ne sçauroit paroistre  
A l'œil mortel? Nous ne pouons sçauoir

Ses passions, car on ne les peut voir :  
 Et par le corps seulement est possible  
 Que puissions voir cest esprit inuisible.  
 Comment verront les deux Amans épris  
 Qu'ensemble vnis s'embrassent leurs esprits,  
 Si les corps ioints ne donnent témoignage  
 Que les esprits ont vn mesme courage ?  
 Regardez-moi la vigne d'vn Ormeau :  
 Son bras l'estraint du pié iusqu'au coupeau.  
 Qui connoistroit d'entr'eux la sympathie  
 Si ce n'estoit que la Vigne se lie  
 Et s'entortille, avec amoureux tour  
 Lasciuement se pliant à l'entour ?  
 L'aimant à soy le rude fer attire,  
 Tant avec luy se conioindre il desire :  
 Ainsi l'on voit qu'au monde il n'y a rien  
 Qui s'accordant d'vn amoureux lien  
 Ne vueille encor d'vnion corporelle  
 Manifester son amour mutuelle.





## CXVIII

### CONTRE L'HONNEVR

**I**E ne me plains d'Amour, de ma Foy, ny de vous,  
Je me plains de l'Honneur qui nous aueugle tous,  
De l'Honneur vieil Tyran qui commande le monde,  
Faisant que dessus luy toute chose se fonde :  
Et si c'est vn nom vain sans profit ny plaisir  
Qui met empeschement en l'amoureux desir,  
Nom qui cause auiourdhy les querelles douteuses,  
Qui seul pipe au besoin les Pucelles honteuses.

Les hommes n'auoyent-ils assez d'inuentions,  
Assez d'autres frayeurs pour leurs afflictions,  
Et assez d'autres maux sans luy donner naissance ?  
Ah que petite chose aux Amans fait nuisance !  
Les hommes contre eux mesme ont ainsi machiné

Cet incurable mal qui les a ruiné :  
Qu'ils ont bien déchirée et noblement trahie  
La Nature innocente indigne d'estre haïe,  
Faisant naistre ce monstre ennemi des bienfaicts  
Que cette bonne mere aux humains auolt faicts :  
C'est luy qui tourne en fiel le miel de toute ioye,  
L'vsage corrompant de tout ce qu'elle enuoye :  
C'est luy qui nous contraint au labeur importun  
Qui fatigue nos cœurs d'vn exemple commun,  
Ramenant deuant nous les fourmis et abeilles.  
On raconte de luy mille estranges merueilles,  
Mais quiconque les croit n'a pas le cerueau bon,  
Et se donne la faim du pauvre Erisichon.

Las! que ie porte enuie aux animaux plus rudes  
Qui ne tombent au ioug de telles seruitudes,  
Et ne prestant l'oreille aux fables de noms vains,  
Comme sont les cerueaux des fragiles humains.  
La louange d'Honneur leur est si coutumiere  
Qu'ils luy font maintenant Nature chambriere :  
O trop mechantes loix pleines d'iniquité,  
Par qui toute douceur perd le goust de bonté  
Puis qu'elles font cueillir des chardons infertiles  
Où Nature a semé de bons épics vtiles.  
Mais qu'est-ce que l'Honneur? ce qui nous fait priser :  
C'est plustost ce qui sert à nous martyriser.  
L'Honneur est seulement vne folle hérésie :

L'Amour est la vertu que Nature a choisie :  
En suiuant la Nature on ne peut s'égarer,  
Et pource auec Amour on ne sçauroit errer.  
La Nature est pour nous qui d'aimer nous commande,  
Et l'Androgyne aussi sa moitié redemande :  
De là vient que ie brule et si ne sçay comment  
Exprimer mon ennuy tant il est vehement.  
Ie sçay bien toutefois qu'indomté ie desire  
De languir sans limite en si plaisant martyre.  
Ce n'est pas d'aujourd'huy que m'oyez lamenter  
Encontre luy qui vient nos souhaits arrester,  
Car vne tour d'airain nos approches n'engarde,  
Ny distance de lieux nostre bien ne retarde :  
C'est l'ombre fantastiq du fantosme d'Honneur  
Qui comme épouuantail aux ignorants fait peur :  
Ainsi que les enfans ont crainte de tenebres  
S'imaginant d'y voir quelques esprits funebres.  
Ce nom d'Honneur infecte, enuenime et destruit  
Les banquets amoureux, et des Graces le fruit.  
Sans relâche il tourmente, il poind, il blesse, il pique :  
Et qui le considere auec bonne pratique  
Connoist que ce don rare et si fort aueuglant  
Est des choses qui n'ont que d'estre le semblant  
Toutefois ne sont point. Il ne se voit personne  
Qui sçachant tel mystere à luy ne s'abandonne,  
Sans penser qu'il permet la domination  
Des Sens iuges certains à vne fiction,

A Songes fabuleux, à Feintes, à Fumees,  
Qui de solide corps ne sont point enfermees.

Ce fantosme importun nous presse les talons,  
Il nous empoigne au flanc par tout où nous allons,  
Il couche dans nos lits, et, sorcier redoutable,  
A disner, à souper, s'assied à nostre table :  
Il marche sur nos piés sans iamais estre las,  
Et semble qu'à toute heure il deuance nos pas,  
Forçant le franc arbitre imposé de Nature.  
Ce traistre nous rauist toute bonne auanture,  
Et nous tient comme on voit vn Cheual bien souuent  
Qui a le mors en bouche, et l'auoine deuant.

Or quant à moy ie dy ce qui gist en paroles  
N'estre que pour tromper les viuantes Idoles.  
Quiconque estime tant ce faux honneur mondain  
Me le face vn petit toucher avec la main :  
S'il ne se peut toucher, au moins avec la veuë  
Son essence me soit dauantage connuë.  
Certe il est inuisible, intouchable, et s'il poind :  
Vne fieure ou la goutte aussi n'apparoist point,  
Toutefois nous destruit : l'ose en verité dire  
Que la peste d'Honneur est cent mille fois pire  
Que n'est la Ialousie ou tout autre malheur.

Vous conduisez vos pas sur sa trace d'erreur

En la mesme façon qu'un aueugle se laisse  
Conduire par son chien qui ses voyes adresse :  
Car il ne le voit point et s'il chemine après.

Il se peut raconter mille argumens exprés  
Qui montrent ce Tyran estre vostre adversaire,  
Mais leur infinité me contraint de me taire.  
Cependant ie suppli les Dames de s'armer  
Contre ce faux serpent qui leur défend d'aimer,  
Dragon qui sous leur sein demeure en sentinelle.

Et vous la plus puissante au secours que i'appelle,  
Armez-vous la première : ha ! dessillez vos yeux  
Pour connoistre comment on vous seme en tous lieux  
Des haliers espineux et cuisantes orties  
Pres les ieunes boutons des roses bien fleuries.  
Ie vous pry desormais ne mettez en auant  
Ce nom fait à plaisir qui est moins que le vent,  
Et ne m'alléguez plus : « Ie haïrois ma vie  
La voyant de reproche ou de honte suiuite ! »  
Ce sont propos d'enfans remplis de vanité,  
En preue assurément se voit la verité.





## CXIX

### BAIZER

**M**A folastre, ma rebelle,  
Mon desir, ma pastourelle,  
Je baizerois mille coups  
Ton front, tes yeux, et ta bouche :  
Mais quand ma langue les touche  
Mes deux yeux en sont ialoux.

Quand ie te baise et rebaise.  
Et ma léure est à son aise  
Pressant la tienne ardemment,  
Quand le pourpre de ta iouë  
Fait qu'à baisoter ie iouë,  
Mes yeux en ont le tourment.

Quand, baisant, tes yeux ie presse,  
 O ma douce enchanteresse,  
 Mon ame, mon cœur, mon œil,  
 Mon plaisir, ma mort, ma vie,  
 Mes yeux pleins de ialousie  
 Sont en incroyable dueil.

Ils sont voilés d'vne nuë,  
 Car ils ont perdu la veuë  
 De tes yeux verts frétilars,  
 De ta iouë si douillette,  
 De ta léure vermeillette,  
 Et de tes ris babillars,

De tes ris mollets qui chassent  
 Les ennuis qui me pourchassent,  
 Mes esprits rasserenant :  
 De tes ris douillets qui tirent  
 Mon ame à soy qu'ils martyrent,  
 En tes lars la retenant.

Deuant toy mes soucis meurent,  
 Mes souspirs esteins demeurent  
 Deuant tes ris gracieux  
 Comme sous la souefue haleine  
 Des Zephyrs se rassereine  
 L'azur émaillé des cieux.

Comme le soleil dechasse  
Devant les rais de sa face  
Vne poisseuse espaisseur,  
Quand par le paisible vuide  
Ses cheuaux perlez il guide,  
Luisant de blonde lueur.

Ainsi petite mignarde  
Quand ton œil ses rayons darde  
Benignement dessus moy,  
Tout mon cerueau il essuye  
De ceste amoureuse pluye  
Que ie verse absent de toy.

Las ! c'est vne estrange guerre  
Quand ma léure à toy se serre,  
Mes yeux ne peuuent durer.  
Comment donc à ton seruice  
Qu'vn Dieu mesme s'esiouisse  
Pourrois-ie bien endurer ?

Quand mes yeux, mignardelette,  
Quand mes yeux, friandelette,  
Sont ialousement faschez,  
S'il aduient que i'entretienne  
Ma léure contre la tienne,  
L'vn dessus l'autre panchez.



CXX

D'VNE FONTAINE

*Pour Marguerite d'Aquaiue (1)*

QUICONQUE sois, Amant, que mesme Dieu vainqueur  
Tient comme moy vaincu d'une estrange rigueur,  
Preste l'oreille au son de ma langue plaintiue,  
Et entens comme vn feu m'attise en l'onde viue.  
J'errois parmi les monts, les fleuves et les champs,  
Je portois l'arc vouté : de cris longs et trenchans  
Les forests resonnoyent sous ma voix chasseresse,

---

(1) C'était mademoiselle d'Atrie, qui fut depuis comtesse de Chasteauvillain. Charles IX en était épris. C'est lui qui parle dans cette pièce. — Ronsard a écrit sur le même sujet les vers d'Eurymedon et de Callirée qui se trouvent dans ses Amours. T. I, p 250 et suiv., de l'édition donnée par Prosper Blanchemain. (Paris, Jannet, 1856, in-16.) Voy. aussi p 86, ci-dessus.

Et d'œles en courant s'emplumoit ma vitesse :  
 Dans les manoirs feuilleux toutes les Deitez :  
 Faunes, Satyres, Pans entournoyent mes costez :  
 Et Diane iamais, qui les siens fauorise,  
 N'aima tant Orion dont elle fut éprise,  
 Qu'elle me cherissoit : Je brandissois les dards,  
 Et reuerois le Dieu commandeur des soudars,  
 Bref, i'vsois ma ieunesse en tout braue exercice,  
 Ennemi de paresse et de honte et de vice,  
 Y mettant mon estude auec telle vigueur  
 Que pour l'affection moindre estoit mon labeur.

Tandis d'ardant courroux Venus fut attisee  
 Voyant qu'entre les Dieux ie l'auois méprisee,  
 Et pour vanger ce tort vint à la chasse vn iour :  
 Son espaule sonnoit sous le carquois d'Amour  
 Rempli des meilleurs traits qu'il se met en réserve,  
 Pour faire d'vn grand Dieu la raison toute serue.  
 A fin de me tromper elle emprunta la voix  
 De celle à qui par tout obéissent les bois,  
 Et me vint rencontrer tout lassé de la Chasse,  
 Et conduisit mes pas en vn plaisant espace,  
 Espace bigarré de l'émail du Printemps  
 Où Flore et les Zéphirs hebergeoyent en tout temps :  
 Les prez y rousoyoyent de mainte goutte clere :  
 Là s'habilloit de bleu l'Eclaire arondeliere,  
 L'Adiante non moite, et le Gramen noüeux

Et le trefle y croissoient par les pastis herbeux.

Vne source y estoit d'eau viuement coulante  
 Jusqu'au fond sans limon comme argent sautelante  
 D'odorantes couleurs ses bords estoient garnis,  
 Là sentoit bon la fleur du Jeau sang d'Adonis :  
 Là rougissoit la fleur du sang d'Aiax éclose :  
 Là commandoit le Lys, là boutonnoit la Rose,  
 Là son pourpre odorant la Violette auoit,  
 Et celle qui se tourne au soleil s'y trouuoit.

Sur toutes se haussoit la ronde Marguerite  
 Dont le blanc incarnat mieux qu'autre fleur merite  
 A paroistre premiere en la prime saison,  
 Fleur qui m'a dérobé mes sens et ma raison,  
 Fleur qui guarist la playe estant prise en breuuage  
 Mais changeant sa vertu me naure dauantage.  
 Le rameau du Lierre en ceinture grimpé  
 Y tient le Myrte verd de nœuds envelopé,  
 Et la Vigne ioyeuse ambrasse de main torte  
 Le haut Orme branchu qui rien qu'ombre n'apporte

Au fond de la fontaine en lieu de blond grauois  
 Luisoit le Diamant qui honore les doigts :  
 Le Saphyr azuré, l'Hyacinthe, et encore  
 La pierre qui de verd sa robe recolore :  
 Agates et rubis, riches d'vn lustre beau

Et non pas les sablons iaillisoyent du ruisseau :  
Dessus tout m'y plaisoit mainte perle pesante, (1)  
Ronde, claire, polie, à mes yeux reluisante,  
Qui ne cedoit en pris aux perles que l'enclos  
De la mer rougissante enfante dans ses flots.  
Perle fille du Ciel, fille de la rousee,  
Plus qu'autre ta beauté par moy sera prisee.

Les Feres ne troubloyent ce ruisseau voyager,  
Ny les troupeaux béllans, ny l'oyseau passager,  
Ny l'homme qui conduit ses pas à l'auanture.  
Sans plus les Déitez hantoyent cette verdure.  
Callirée y estoit pour me faire mourir,  
Faisant la Marguerite outre saison fleurir.  
Si tost que ie la vey flamboyante de grâce  
Et de rares beautez, vne frayeur embrasse  
Tous mes sens esperdus, et ie n'eu le pouuoir  
Tant ie fus estonné, presque de les r'avoir.

Venus adonc qui veit l'heure bien opportune  
Banda son arc plié comme vn croissant de Lune,  
Me trauersa le cœur du trait le plus pointu  
Et le moins incertain à montrer sa vertu :  
Contre les Immortels luy sert telle sagette

---

(1) Allusion au nom de Marguerite qui signifiait aussi *perle*.

Que l'arc obéissant de sa corde ne iette  
 Qu'il ne rende soudain les blessez amoureux.  
 Apres qu'elle m'eut fait, d'un beau coup, langoureux,  
 D'un vol s'euanouit en l'aerine plaine,  
 Comme se perd au vent vne fumeuse haleine,  
 Et s'enuola dans Cypre aise de mon tourment.  
 Cependant ie senti vn mal plus vehement,  
 Et logea dans mes os vn feu qui n'est pas moindre  
 Que l'Etnean fourneau qui ne cesse de geindre :  
 Vn grand ruisseau de flamme en mes veines bouilloit  
 Qui plus estoit contraint et plus me trauailloit.

Comme un peu de flameche vn chaume sec allume,  
 De petit vn grand feu s'élargissant consume  
 Ondeux comme vn torrent, tout le chaume leger :  
 Il craquette en l'ardeur qui le vient saccager.  
 Ainsin en vn moment la flamme commencee  
 M'embrasa tout le corps, le cœur et la pensee.

Pour esteindre le feu qui m'alloit deorant  
 Tout plat ie m'accoudé sur le bord murmurant,  
 Et du creux de la main puisé l'onde azuree  
 Pensant que ma chaleur en seroit modérée,  
 Pour le moins si du tout elle ne s'esteignoit.  
 Hélas! mais comme en l'eau ma bouche se baigtoit  
 Elle aualoit encor dauantage la flame,  
 Qui, soufreuse, aspirissoit la fièvre de mon âme :

Plus ie humois de l'onde et plus ie me perdois :  
Non autrement que soufre en mes veines i'ardois,  
Soufre, lequel enduit sur les torches de cire  
La lumiere prochaine incontinent attire.

Qui eust pensé trouuer vn feu si vehement  
En l'eau qui est contraire à ce chaud element ?  
Lors ie pensois en moy : Cette argentine course  
Est-elle point semblable à l'Africaine source  
D'Ammon, qui à mi-iour gelle par sa froideur,  
Puis à l'aube et au vespre est bouillante d'ardeur ?  
Possible en autre temps elle sera gelee  
Et ne refroidira comme elle m'a brulee.

Mais en vain i'attendois remede au mal d'aimer :  
Car soit que le Soleil se plongeast en la mer,  
Soit qu'il frapast le chef des Indiques montagnes,  
Soit qu'égal il partist le iour par les campagnes,  
L'eau viue me sembloit et de braise et de feu,  
Et ma soif s'augmentoit tant plus i'en auois beu.  
Ainsi le beau Narcisse amoureux de soymesme  
Pour estancher sa soif en sentit vne extrême,  
Vne soif amoureuse, et seulement la mort  
Luy fit perdre la soif et l'ame sur le bord.

Abusé que i'estois ie tâché de comprendre  
La cause de mon mal ! Qui pourroit se defendre  
Des embuches d'Amour ? Par les veines de l'eau  
Il auoit respandu son souphre et son flambeau,

Sa fureur, son desir, son plaisir, sa tristesse,  
 Et tout ce qui guarist vn Amant ou le blesse :  
 Si bien que dés le temps que l'eau viue ie vy  
 Autre bien, autre obiet, autre œil ne m'a rauy,  
 Et ne me puis lasser de contempler sa face,  
 Ny de la Nymphé aussi Deesse de la place,  
 Qui surmonte ses sœurs d'vn maintien releué,  
 Tel que l'Arbre à Cybele en vn mont eleué.  
 Hippolyte guidant l'escadron effroyable  
 D'Amazones, portoit vne taille semblable,  
 Quand Hommage guerriere elle alloit rauageant  
 Les nations de l'Ourse, où Boré va logeant,  
 Ou quand du feu de gloire asprement allumee  
 Terrassoit à ses piés vne Getique armee.

Dans le cristal de l'onde elle luist à trauers,  
 Comme on voit entre-luire ou les blancs Lys couuers  
 D'vn verre transparant, ou les images faites  
 D'iuoie bien poly, diuinement portraites :  
 Bref, tant d'aise me poind que ne me puis saoulèr  
 De voir ce qui mon cœur ne cesse d'affoler ;  
 Ny le soing de Cerés, ny le souci de prendre  
 Le repos de la nuict en ma paupiere tendre,  
 Ny autre passetemps ne m'en peut retirer :  
 Mon soucy, mon plaisir est de me remirer  
 En l'eau viue tousiours d'vn lieu si defectable,  
 Et regarder son cours d'vn œil insatiâble.

Ce qu'on escrit d'Hylas par les Nymphes tiré,  
Qui eurent de son teint le cœur enamouré,  
Est qu'il sentit d'amour la peste bouillonnante  
Aupres d'une fontaine : où la beauté luisante  
Des Naiades du lieu tellement le rait,  
Qu'attaché par les yeux depuis il ne suiuit  
Hercule le domteur des Monstres de la terre :  
Et n'eut soing ny d'Argon, ny de courir conquerre  
La toison Phryxeenne, estant comme ie suis,  
Si captif, qu'il ne peut s'en retirer depuis.  
O source d'onde viue, ô gloire des fontaines,  
Source de mes plaisirs, et source de mes peines,  
Source de mes pensers, source de mes douleurs,  
D'où ie puise mon heur ensemble mes malheurs.  
L'onde qui se dérobe és veines de la terre,  
Qui par chemins cachez les riuieres desserre,  
Comparable à ce sang qui nos membres soutient,  
Coulant et recoulant à la source reuient  
D'où premier elle vint, et puis de là retourne  
Encore en l'Ocean de tous fleuves la bourne,  
Pour recourir apres en circulaires tours  
Sans repos à l'endroit où commence son cours.

Ainsi tous mes Pensers de cette eau viue naissent  
Et l'écoulant en moy d'un long ordre ne cessent  
De recouler apres à leur commencement,

Pour retourner encore en mon entendement.  
De mesme les vapeurs qui de terre s'eleuent  
Jusqu'au milieu de l'air, incontinent se creuent  
En gresle et en pluye, et d'en haut s'écoulant  
Pour apres remonter : ce Penser qui domine,  
Ainsy de moy à vous, de vous à moy chemine.





CXXI

CHANSON

**I**e ne me plains de la foible puissance  
Que ma raison a eu pour sa defense :  
Mais ie me plains du vol de mon Penser  
Qui veut si haut ses celes auancer.

Ie ne me plains de ma Ieunesse promte,  
Ny du combat de l'Archer qui me domte :  
Mais ie me plains que ie ne suis égal  
A sa grandeur, cause de tout mon mal.

Ie ne me plains que mon œil à toute heure  
Noyé de pleurs, gemist, lamente, et pleure :  
Mais ie me plains de ma langue qui veut  
Celer mon mal, et mon œil ne le peut.

Ie ne me plains que mon cœur ha la playe,  
Et d'vn bien feint qu'il sent la douleur vraye :

Mais ie me plains que son mal luy plaist tant  
Que ce seul mal le peut rendre contant.

Ie ne me plains que mon cœur las de viure  
Me veut laisser comme traistre, et la suiure :  
Mais ie me plains que mon cœur estant sien  
Ie ne diray que son cœur sera mien.

Ie ne me plains d'vne si douce flame  
Que ses beaux yeux attisent en mon ame :  
Mais ie me plains que mon mal est venu  
De ses regards sans qu'il leur soit connu.

Ie ne me plains qu'il faut que ie sospire  
Et nuit et iour en si cruel martyre :  
Mais ie me plains qu'Echo seule me plaint,  
Et de pitié comme moy se complaint.

Ie ne me plains que sa beauté si grande  
Me tient captif et qu'elle me commande :  
Mais ie me plains , venant à l'approcher,  
Qu'elle est Meduse et ie suis un rocher.

Ie ne me plains que ma playe est mortelle,  
Et qu'en l'aimant ie meurs pour l'amour d'elle :  
Mais ie me plains qu'elle ne sçaura pas  
Que son amour me cause le trespas.





CXXII

CHANSON

**O**r' que le plaisant Auril  
Tout fertile  
Donne aux Plaines la verdure,  
Et Iupiter à son tour  
Fait l'amour,  
Je veux imiter nature.

Voicy les iours de Venus  
Reuenus  
Où fait l'amour toute plante :  
La terre grosse produit  
Vn beau fruit :  
Ores toute chose enfante.

Tout rit : iusqu'au fond du cœur  
Vient l'ardeur  
Qu'en ce mois Venus clance.  
L'vniuers de bout en bout  
Sent par tout  
Sa chatouilleuse puissance.

Mille especes d'animaux  
Inégaux  
Sur les campagnes bondissent,  
Et de Cupidon poussez  
Insensez  
De leurs femelles iouïssent.

Voyant le flambeau d'aimer  
Enflamer  
Les cieux, la mer, et la terre,  
Dois-ie mettre à nonchaloir  
Le vouloir  
Du Dieu qui me fait la guerre?

Bien que iamais ta beauté  
N'a esté  
Molns de mon cœur esprouee,  
Si est-ce qu'à ce doux temps  
Je la sens  
Plus en mon ame engraece.

Môn feu croist en ce beau mois,  
Toutefois  
Quand l'Hyuer nous viendra poindre  
De violente froideur,  
Ma chaleur  
Ne se pourra faire moindre.

L'âge du Printemps defaut  
Par le chaud,  
Et l'Hiuer chasse l'Autonne;  
Mais i'ay en toute saison  
La prison  
Où ta beauté m'environne.

Pour vn autre feu nouveau  
Le flambeau  
Qui m'échauffe la poitrine  
Ne peut s'estaindre iamais :  
Je me pais  
D'une flamme trop diuine.

L'animal au feu naissant  
Et croissant,  
Tout soudain cesse de viure  
S'il s'eloigne tant soit peu  
De son feu :  
Ainsi ie meurs sans te suiure.

En ce feu te me nourris,  
C'est mon ris :  
Ma brulure c'est mon aise :  
Mon plaisir, mon aliment,  
Seulement  
Je respire en telle braise.





CXXIII

CHANSON

**L**a blanche Violette  
En ce doux mois fleurist,  
Mainte fleur nouvelette  
De toutes pars blanchist.  
Mais des printanières couleurs  
Mon Immortelle  
Est la plus gentille et plus belle,  
La fleur des fleurs.  
O belle fleur, cause de mes douleurs,  
Mon Immortelle,  
De ta beauté la fleur nouvelle  
Fais que ie meurs!

Maintenant la prairie  
Au soleil se fiant,  
Apparoist embellie  
D'vn émail variant :  
Mais en vain, si le vermeil teint  
Du beau visage  
Qui eleue au Ciel mon courage  
Les fleurs esteint.  
O belle fleur, etc.

Pour tistre vne couronne  
A son chef vertueux,  
Où l'Amour m'emprisonne  
Au ret de ses cheueux,  
Je veux les thresors butiner,  
Qu'espand la terre,  
Qui ialoux se feront la guerre  
Pour s'y donner.  
O belle fleur, etc.

Le blanc Lys et la Rose  
Voudront auoir l'honneur  
Que leur moisson repose  
Sur ce chef de bonheur :  
Au dessus d'elle on pourra voir  
Comme vne nuë  
Qui verse vne pluye menuë,

Ces biens pleuvoir.

O belle fleur, etc.

Toute fleur amoureuse  
Voudra s'en approcher,  
S'estimant bien-heureuse  
Telle Nymphe toucher,  
Qui comme Aurore ha tousiours plein  
De cent fleurettes,  
Où les amours font leurs cachettes,  
Son riche sein.

O belle fleur, etc.

En elle prenant vie  
On les verra fleurir,  
Et si Flore d'enuie  
Les contraint y perir,  
Ainsi que moy languir leur plaist  
Pour telle face,  
Qui le beau du Printemps efface  
Tant belle elle est.

O belle fleur, etc.

Le doux Printemps ne dure  
Sinon trois petits mois,  
Et l'estrangle froideure  
Le perd souuentefois :

Mais iamais ne sera defaict  
 Par le Boree  
 L'Auril de ma Nympe admiree  
 Tant est parfaict.

O belle fleur, etc.

Il faut que ie confesse,  
 Faisant comparaison,  
 Que ma belle-Deesse  
 Vainq d'Auril la saison,  
 Bien qu'il aye le Rossignol  
 Qui son aimee  
 Courtise dessous la ramee  
 D'amour tout fol.

O belle fleur, etc.

Ce gay chantre rustique  
 Qui dans vn verd buisson  
 D'une douce Musique  
 Decoupe sa chanson,  
 S'il oyoit Madame chanter  
 Voudroit apprendre  
 Au tuyau de sa gorge tendre  
 A l'imiter.'

O belle fleur, etc.

Donc le Printemps s'en aifle

230 ŒUVRES POÉTIQUES D'AMADIS JAMYN.

Au loin quand il voudra,  
Le beau qui me trauaille  
Jamais ne defaudra :  
Ie voy le gracieux Printems  
En sa presence,  
Lorsque i'endure son absence  
L'hyuer ie sens,  
O belle fleur, etc.





## CXXIV

### CHANSON

**L** n beau visage de ma Dame  
D'vne si blanche neige est teint,  
Et d'vne si vermeille flame  
Qui tousiours flambe et ne s'esteint,  
Qu'Amour de ses beautez épris  
Doute qui emporte le prix,  
Et luy qui de tous est vainqueur  
Vaincu se connoist en son cœur.

La flame douce et amoureuse  
Esparse en son teint gracieux,  
Est dessus la branche espineuse  
Vne Rose éclatante aux yeux,

Qui découure le paradis  
 De ses boufons espanouïs,  
 Quand le Soleil haussant le iour  
 Laisse d'Orient le seiour.

Et sa blancheur estincelante  
 Apparoist telle que de nuict,  
 La Lune sur l'eau non mouuante  
 De ses rais tremblotans reluit,  
 Scintillant à menus rayons  
 Lors que plus serain nous voyons  
 Le temps et le Ciel esclairci,  
 Chassant le nuage obscurci.

Ainsi la Beauté est si belle  
 A qui ie me trouue soumis,  
 Que ie ne la croy naturelle  
 Tant les Dieux luy furent amis :  
 Et le reste qui précieux  
 S'estime en la terre et aux cieux,  
 Ie pense sans estre deceu  
 Que ce n'est rien, ou c'est bien peu.





CXXV

CHANSON

**V**oici le iour commençant le Caresme,  
Fiere à qui plaist la tyrannie extremesme,  
Allez au temple pour sçauoir  
Combien foible est nostre pouuoir.

Pour abaisser la mondaine arrogance  
On dit à tous : Ore ayez souuenance  
Que de cendre vous estes faits,  
Et qu'en cendre serez defaits.

Si n'y croyez, vous le pouuez apprendre  
De moy reduit par vos beautez en cendre,  
Tant l'amoureux feu s'allumant  
M'a saisi pour son aliment.

Puis que la fin est si vile et si basse,  
A quoy vous sert tant d'orgueil et d'audace?  
Que sert de vous fier en vain  
A beauté qui coule soudain?

Beauté du corps n'est qu'une ombre legere,  
C'est de l'Auril vne fleur passagere,  
Qui sur les arbres s'éleuant  
Tombe à l'assaut du premier vent.

Aime celuy qui t'aime, honore et prise :  
C'est la grandeur d'une ame bien apprise  
De mettre en mesme égalité  
La douceur, grandeur, et beauté.

Ainsi se fait le grand Soleil parestre  
D'autant petit, que plus on le voit estre  
Hautement leué dans les cieux  
Pour éclairer en ces bas lieux.





CXXVI

CHANSON

**L**e veux mourir, le malheur m'y conuie :  
Il est besoing qu'en mon esprit i'nuente  
Quelque moyen pour faire plus contente  
La Dame ingrate à qui desplaist ma vie.

O belle ingrate, il me faut satisfaire  
A ton dedain qui me fait iniustice,  
Et toutefois allant au precipice  
Du regne obscur, moins de trauail i'espere.

L'espère auoir là-bas moins de souffrance :  
Car à la fin ta beauté sans égale  
Viendra toucher à la butte fatale  
Pour y sentir du feu la violence.

Là conuëndra que ton esprit descende  
En la prison horrible et tenebreuse  
Pour éprouuer la flamme dangereuse  
Qui m'ard le cœur sans que rien me defende.

Tu ne pourras euter cette braise  
Changeant de place, et lors toute suiette  
N'auras à ieu par subtile defaite  
Ce beau tourment qui me change en fournaise.

Lors bien-heureux, ô douceur amoureuse!  
L'adouciray le tourment de ma peine,  
Le temperant de la douleur certaine  
Que souffrira ton ame dedaigneuse.

Double sera le rigoureux martyre,  
Double le mal et l'angoisse plus forte  
Qui te viendra de ma dépouille morte,  
Dont maintenant tu ne te fais que rire.

L'vn pour autant que tu donnes, Cruelle,  
La mort, hélas! à celuy-là qui t'aime  
Plus ardemment que ses yeux, ny soymesme,  
Tout attempé d'vne amour eternelle.

L'autre pourtant que tu seras sans cesse  
Auec celuy qui deplais à cette heure,

Tant qu'il conuient pour te plaire qu'il meure  
A fin qu'il vainque en mourant ta rudesse.

O que mon feu, mes tourmens, et ma plainte  
Me seront doux ! que mon mal sera maindre  
Quand ie verray celle qui me fait plaindre  
Estre en ces lieux, où ie seray, contrainte !





CXXVII

CHANSON

Loin de ta lumiere,  
L'Themis mon amour,  
Viure ie n'espere  
Ny voir vn beau iour :  
Les plaintes funebres,  
Les noires tenebres  
Seront ma clairté.  
Bien ie me puis dire  
Enfer de martyre  
Loin de ta beauté.

La terre amoureuse  
Sa grace destruit  
Quand la flamme heureuse  
De l'Esté s'enfuit :

Ainsi ton absence  
M'oste l'esperance  
De felicité.  
Bien ie, etc.

Ces hautes pensees  
Qui viuoyent en moy  
Seront effacees,  
Ainsi que ie voy  
Les fleurs et les herbes  
N'estre plus superbes  
Par l'obscurité.  
Bien ie, etc.

Mon eclipse brune  
Sent l'effect pareil  
Que souffre la Lune  
Perdant le Soleil :  
Car de l'opposite  
Qui mes yeux limite  
Ton iour m'est osté.  
Bien ie, etc.

Aux antres où l'erre  
Je dy mes secrets,  
Tant qu'il n'y a pierre  
Si dure aux regrets

Qui mon dueil ne plaigne,  
Et pour moy ne daigne  
Rompre sa durté.  
Bien ie, etc.

Mes larmes qui mouillent  
L'herbe en mon chemin,  
Tristement la souillent  
D'un amer venin :  
Le troupeau champestre  
Qui s'en vient repaistre  
De mort est domté.  
Bien, ie, etc.

Les plus tristes plaintes  
De tous les amans  
Sont parolles feintes  
Pres de mes tourmens,  
Et rien ne sustente  
Mon ame mourante  
Que ton nom chanté,  
Dont ie me puis dire  
Enfer de martyre  
Loin de ta beauté.





## CXXVIII

### DE LA RIGVEVR

Ce n'est assez d'auoir la taille belle,  
Et ressembler à Venus l'immortelle,  
Comme elle vint sur le mont Ideen  
Pour estonner le pasteur Phrygien,  
Et conquerir cette pomme doree  
Qui se deuoit à la plus honoree.  
Ce n'est assez d'enflammer à l'entour  
Le Ciel ioyeux des rais de vostre iour :  
Ce n'est assez de ietter mille flames.  
Et mille traits pour saccager nos ames :  
Ce n'est assez, Deesse, de sçauoir  
Qu'on est heureux alors qu'on vous peut voir.

Toute beauté qui fierement dedagne  
L'humanité pour fidelle compagne,

Reste inutile et demeure sans prix :  
Par la douceur s'animent les esprits,  
Aucune fleur ne se trouue agreable,  
Bien qu'elle soit de couleur delectable,  
Si de sa force elle n'enuoye au cœur  
En respirant vne douce senteur.  
Aussi iamais vne Dame arrogante  
Fille d'orgueil, ne se monstre plaisante,  
Bien que toute autre elle excede en beauté  
S'elle n'y ioint l'humaine priuauté.

Lucrece dit que la liqueur mielleuse,  
Comme le lait, est tousiours doucereuse  
Pour auoir pris d'Atomes ronds et doux  
Son Estre tel que nous sentons aux gousts :  
Et que l'Absinthe ha contraire nature  
Rempli de forte et d'amere pointure,  
Pour estre fait d'atomes plus crochus  
Qui de leurs haims reuêches et fourchus  
Tranchent nos sens, et d'une rude entree  
Vont efforçant la chose rencontrée.  
Pareil reproche est conuenable aussi  
Pour la beauté reuêche à la merci :  
C'est que le Ciel d'atomes l'a forgee  
Tels que sont ceux dont se forge une espee,  
Atomes durs, aspres, hameçonnez,

Qui pour tuer ont esté façonnez.

Autant qu'on voit la rigueur d'une scie  
Qui d'un bruit aspre à nos oreilles crie,  
Estre inegale aux accords et doux sons  
Flatans nos cœurs d'agréables chansons :  
Autant se voit une parole douce  
Qui touche aux sens, qui les flatte et les pousse,  
Estre excellente, et du tout surpasser  
Celle qui vient nostre oreille offenser.  
Donc rien de beau, n'est point beau, ce me semble  
Si la douceur à beauté ne s'assemble.

Le doux Printemps est beau pour les soupirs  
Que doucement engendrent les Zephyrs :  
Et tousiours belle on nomme la iournee  
Où des grands vents la troupe mutinée  
Ne souffle point, et la terre ne sent  
L'eau qui de l'air sur elle redescend :  
Le marbre est beau pour sa superficie  
Douce au toucher, reluisante et polie :  
La soye est belle et se fait rechercher  
Pour estre prime et douillete à toucher :  
Donc toute Dame à l'amitié rebelle  
N'a merité louange d'estre belle.





CXXIX

LE SONGE D'VN PESCHEVR

*A Monsieur de Souré (1)*

**L**e bon Demon qui au sommeil preside,  
Par deux portaux hors de sa grotte humide  
Fait ici bas tous les Songes sortir  
Que faux ou vrais il nous veut départir.  
L'vn tout de corne est la secrette voye  
D'où ce Dieu lent les vrais Songes envoie.  
L'autre reluist d'iuoire blanchissant  
D'où le faux Songe en nos cœurs va glissant.  
Ores ie veux te remettre en memoire  
Vn Songe faux de la porte d'iuoire,

---

(1) Maître de la garde-robe du Roi.

Tel que souuent Morphée en fait auoir  
Aux sens trompez d'imaginé vouloir.

La Pauureté, soucieuse, reueille  
L'homme au trauail, et sage le conseille  
De ne donner aux membres ny aux os,  
Ny à l'esprit vn moment de repos.  
Elle a trouué les arts et la science :  
Elle est tousiours pleine de diligence :  
Car le souci ne laisse sommeiller,  
Mais importun nous presse de veiller :  
Et tant soit peu si le dormir assomme  
Dessus ses yeux les paupieres de l'homme,  
Incontinent ce soing qui le poursuit  
Le vient troubler : puis le Somme s'enfuit.

Deux bons Vieillards qui sur l'eau poissonneuse  
Cherchoyent leur vie en peine souffreteuse,  
Lors que Phebus ses rais alla cacher,  
Firent des lits (afin de se coucher)  
Auec des ioncs et tentes de feuillage,  
Dessus le bord du murmurant riuage.  
Ils reposoyent sur les feuillars sechez :  
Tous leurs labeurs pres d'eux estoyent couchez,  
Tous les outils de leur mestier humide,  
Tout ce qui sert dessus l'onde liquide :  
Cannes, paniers, lignes, nasses, filets,

Prisons d'ozier, et labyrinths de rets,  
 Tramail quarré, plomb pesant, rouges tuiles,  
 Cordes, liege, à ce trauail vtiles :  
 Bref, mille engins, couuertures et peaux,  
 Mantes, bonnets, vestemens et chappeaux.

De ces Pescheurs tel estoit l'equipage,  
 Et tel en tout leur plus riche heritage :  
 Entre eux logeoit la pauureté sans plus,  
 Ils n'auoyent rien qui leur fust superflus :  
 Et leur voisin c'est la mer qui repousse  
 Leur dur taudis, d'ecumeuse secousse.  
 Le Chariot qui en tenebres luit  
 N'auoit ataint de son cours la minuit,  
 Quand le souci des peines coutumieres  
 A ces Pescheurs déferma les paupieres :  
 Ils s'exhortoyent l'vn l'autre pour chanter  
 Quand l'vn des deux ainsi va raconter.

#### LE PREMIER PESCHEUR.

Ceux, compaignon, mentent bien qui assurent  
 Qu'au temps d'Esté les nuicts courtes ne durent  
 Quand les lons iours éclairent aux humains :  
 J'ay desia veu dix mille songes vains,  
 Et si encor celle là qui rameine  
 Le blond Soleil, d'Orient est lointaine.  
 O que des nuicts le cours est spacieux !

## LE SECOND PESCHEVR RESPOND.

C'est le labeur qui te rend soucieux,  
Faisant sembler leur carriere plus lente :  
Mais ie te pry, dy moy, qui te tourmente ?

## LE PREMIER PESCHEVR.

Sçais-tu iuger des songes, qui souuent  
Viennent de nuict les hommes deceuant ?  
Ie te voudrois faire part de ma ioye  
Comme en peschant commune est notre proye.  
Vn doux songer s'est à moy presenté,  
Que ton esprit bien expérimenté  
Sçaura soudain par bon aduis comprendre,  
Pour en apres ma fortune m'apprendre.  
Celuy sçait bien des songes deuiner  
Qui peut sçauant les faicts imaginer,  
Qui ha l'esprit comme demi-Prophete  
Pour discourir d'une chose secrete,  
Qui ha le chef pourveu d'entendement,  
Le cœur colere et prompt à mouuement.

## LE SECOND PESCHEVR.

He, que feroit quelqu'un aupres des ondes  
Couché dessus les feuilles vagabondes  
Sans recevoir le sommeil oublieux,  
Sinon iuger des Songes gracieux  
Nous deceuant par diuerses figures ?

Malgré le sort des tempestes obscures  
 Dans le Palais on trouue à trafiquer,  
 Et le grand Cerf enseigne à pratiquer.  
 Mais, compagnon, dy moy quelle mensonge  
 A pris tes yeux au millieu de ton songe ?

LE PREMIER PESCHEVR.

Quand du trauail pesamment assommé  
 Je pris le somme en mon œil enfermé,  
 Je n'estois plein qu'à sobre suffisance :  
 (Car en soupant, si tu as souuenance,  
 Nous epargnons : ) Or, en dormant ie vey  
 Vn tel obiet que i'en fu tout rauy.

Il me sembloit que dessus vne roche  
 L'estois assis avecques mon haim croche  
 Pour épier les poissons dessous l'eau,  
 Et qu'à mon haim s'en accrochoit vn beau.  
 Le chien dormant songe au pain bis qui entre  
 A gros lopins de sa gueule en son ventre,  
 Et moy Pescheur ie songeois au poisson.  
 Il me sembloit que pris à l'hameçon  
 Pendilloit vn de la troupe nageante,  
 Se debatant d'ecaille sautelante :  
 Son sang couloit, et de son battement  
 Faisoit plier mon pescheur instrument.  
 Lors ie voulu tous mes efforts estendre :

Car ie craignois que ie ne puisse prendre  
Ce beau poisson, qui sautant se batoit  
Contre mon haim dont le fer l'emportoit,  
Puis repensant en sa playe saigneuse  
Ie demandois : Plein de douleur ireuse  
Poisson blessé, me voudrois-tu happer ?  
Quand ie le vey ne pouuoir échapper,  
P'estends la main, ie le prens, ce me semble.  
Et mets à fin le combat tout ensemble.  
Dessus le bord ce poisson ie tiré  
Dont tout le corps sembloit estre doré.  
Si que voyant son écaille dorée  
P'eu peur qu'il fust vne chose sacrée  
A Amphitrite, ou que Neptune encor  
Le tinst sacré comme vn riche thresor.  
Tout doucement, ma gauche main y touche.  
Et au poisson i'osté l'haim de la bouche  
A fin que l'or ne s'y tint accroché,  
Puis sur la riue en l'herbe le couché.  
Lors ie iuré de iamais n'apparoistre  
Le pié sur mer, ains la terre connoistre  
Pour commander au metal radieux :  
Le doux Sommeil s'enuola de mes yeux.  
De tel serment ie n'ay l'ame assurée,  
Craignant faulser ma promesse iurée ?  
Assure donc, ie te pry, mon penser.

## LE SECOND PESCHEVR.

Ah! n'ayes peur, et ne pense offenser  
 Les puissans Dieux : Ta belle fantaisie  
 Est chose vaine et pure tromperie :  
 Si tu n'as pris le beau poisson doré  
 Par nul des Dieux aussi tu n'as iuré.  
 Que si veillant tu ne fais l'exercice  
 ( Dessus la mer de ton âge nourrice )  
 Comme soulois : Tu seras en danger  
 De n'auoir rien bien souuent que manger  
 Auec tout l'or qui t'a frappé la veuë.  
 Mais si au vray ta dextre s'euertuë  
 En ton mestier de faire son deuoir,  
 Espere alors force poisson auoir  
 Pris en tes rets par veritable prise :  
 Voilà comment chaque Pescheur deuisse.

Souuent ainsi l'empogne vn songe vain,  
 Mais le solide échappe de ma main.  
 Je te supply, fay que mon songe sorte  
 L'vn de ces iours par la certaine porte,  
 Et mon espoir à la fin contenté  
 En lieu du faux trouue la verité.





CXXX

·EN L'HONNEUR DE BACCHVS

*Au sieur de la Possonniere (1).*

**I**L ne se faut esmerueiller  
Si l'on voit MARIN batailler  
De pieds, de bras et de ceruelle;  
C'est le Thebain, fils de Semele,  
Qui de son Thyirse raisineux  
A frappé son cerueau vineux.

Hé! mais qui pourroit resister  
Contre ce Dieu qui peut domter  
Le cerueau des hommes plus sages?  
C'est luy qui hausse nos courages

---

(1) Claude de Ronsard, frère aîné du poète.

Qui les combats nous fait gagner  
Et tous les hazards dedaigner.

L'effroy n'assault iamais le cœur  
Où se campe ce Dieu vainqueur :  
O Bassare, domteur des Indes,  
Bien haut mon courage tu guindes!  
Je ne veux estre despité  
Contre toi comme fut Penthé.

Je ne ressemble aux Nautonniers  
Qu'au milieu des flots mariniers  
Tu fis fendre les eaux marines  
Les vestant d'escailles Dauphines,  
Ains tousiours i'honore le vin  
Où gist vn mystere diuin.

Ce n'est moy qui mets à mespris  
Ceux qui de ta fureur épris  
Celebrent tes saintes Orgies :  
Je voy les Bacches estourdies  
Euan Iach Iach crier  
Et tes triomphes publier.

La Lune n'acheue le mois  
Qu'en ce fertile Vandomois

On ne te celebre vne feste :  
 Chacun donne autour de sa teste  
 Le Lierre et le Pampre aussi  
 Et te nomme Chasse-soucy.

Aussi l'on dit que tu passas  
 Le long du Loir, et que laissas  
 Ton beau nom à la Denysiere (1)  
 Voisine de la Possonniere,  
 Et commandas que les raisins  
 Chargeassent les couteaux voisins.

La Possonniere de Posson (2)  
 Se surnomme, non du poisson  
 Qui des RONSARDS nomme la race :  
 Aussi l'on dit qu'en ceste place  
 Tu beus tant que tu chancelois  
 Et là demeurer tu voulois.

Posson, poinson tout begayant  
 Tu la nommois en tournoyant,  
 Et c'est cela qui me fait croire

---

(1) Le château de la Denysière, qui se trouve à trois ou quatre kilomètres ouest de la Poissonnière, appartenait à une branche de la famille de Ronsard.

(2) Le posson ou poisson était une mesure pour les liquides. Il variait de deux litres à un demi-litre. — Le poinçon, très variable aussi, équivalait, en beaucoup de provinces, à un hectolitre environ.

Que tel nom luy donnas de boire,  
 De boire non les claires eaux  
 Mais les vins et vieux et nouveaux.

Là, tout le camp qui te suiuoit  
 Beuuoit sans fin et rebeuuoit,  
 Tellement qu'il laissa respandre  
 Tout le plant de la vigne tendre  
 Qu'il portoit, et au desloger  
 Oublia de s'en recharger.

Pource meint cousteau reuestu  
 S'y voit de ce bon plant tortu,  
 Et en l'honneur du porte-lierre  
 De Bacchus on vide meint verre,  
 Le louant d'estre l'inuenteur  
 D'une si celeste liqueur.

Semeleen, Thyoneen,  
 O deux fois né Bœotien,  
 Preste-nous à la proche annee  
 Plus grande et meilleure vinee,  
 Donne que d'icy à cent ans  
 Le gouste de tes doux presens.





CXXXI

POUR VN COCV

**L**e roux Chameau de bosses montueux  
Comme les flots bossus et tortueux,  
Fit autrefois cette folle demande  
A Iupiter qui peut tout en commande.

Veilles, Seigneur, qui toute chose peux,  
Me prester aide et entendre mes vœux :  
Fay moy sortir ainsi que droites bornes  
Dessus mon front, les pointes de deux cornes,  
Le Cerf leger qui n'est pas si puissant,  
En ha le chef superbe et menaçant :  
Rien ne me sert ma taille belle et haute  
Si desarmé de ces cornes i'ay faute.

Il dist ainsi : Mais il fut debouté  
De sa requeste, et le Dieu despité,  
L'enlaidissant dauantage à merueilles  
Appetissa sa teste et ses oreilles  
Pour n'auoir pas en sa folle oraison  
(Content de soy) demandé la raison.

Braue Cocu, ta priere ordinaire  
(A ce qu'on dit) est bien tout au contraire :  
Te deffiant de ta femme à tous coups  
Et de toy mesme, avec vn soin ialoux,  
Tu ne permets reposer ny la Lune  
Ny les Demons que le charme importune.  
Le Ciel tousiours est trauaillé par toy  
Pour t'asseurer de ta femme la foy,  
Non cette foy qu'elle doit à l'Eglise  
Mais pour ton lict qu'elle t'auoit promise.

Entre les Dieux Concile s'est teau  
Si tu deuois tousiours estre cornu,  
Et chacun d'eux a dict en l'assemblée,  
Que ta ceruelle estoit bien fort troublée,  
Puisque ignorant tu ne demandois pas  
Vn bien permis à plusieurs d'ici-bas :  
Pourtant qu'au double ils vouloyent que la Plante  
En cornichons sur ton chef renaissante  
Prist auantage, et qu'elle dureroit

Tant que ta femme aux yeux belle seroit.  
Iupiter mesme emprunta le plumage  
D'un beau Cocu, quand l'amoureuse rage  
Luy fit chercher le doux embrassement  
De sa lunon qu'il aimoit ardemment.

Sois donc Cocu, et ne cuide pas rompre  
L'antique loy qui ne se doit corrompre,  
Tu es venu pour l'accomplir ici,  
Et ce qui doit moderer ton souci  
C'est qu'infinis sentent ta maladie.  
« Moins fache vn mal souffert par compagnie. »





## CXXXII

### ODE CHRETIENNE

**Q**ui sera mon secours  
En l'ennui de mes iours?  
Escoute ma parole,  
O Jesus, et consolle  
Mes esprits amoureux.  
Montre ta face clere,  
Rends mes yeux bienheureux  
Par ta sainte lumiere.

Mon cœur est vn amant  
Qui te suit ardemment :  
Tu es aussi de mesme  
Amant de ce qui t'aime.  
Vien la voie arrouzer  
Dont s'altere mon ame :  
Seul tu peux apaiser  
Le desir de ma flame.

Tu ne sçaurois haïr  
L'ame qui veut iouir  
De ta grace promise,  
Et qui tient sa franchise  
De ton sang precieux.  
Donq pourquoy ne sent-elle  
De ces biens gracieux  
La douceur immortelle.

Ah! pourquoy laisses-tu,  
Sans monstret ta vertu,  
Mes prieres trompées  
Estre au vent dissipées ?  
Tant de cris expandus  
Au milieu de mes plaintes  
Sont-ils en vain perdus ?  
Les amours sont-ce fainctes ?

Mais tu as beau tenter,  
Genner et tourmenter  
D'vne amour soucieuse  
Mon ame desireuse:  
Elle ne cessera  
D'aimer ce qui la pousse,  
Et languissant, dira,  
Languir est chose douce,





CXXXIII

PROSOPOPÉE

DE FRANÇOIS DE MAUGERON

**L**es ames des défunts ont soing de leurs amis,  
Et souuent par le Ciel ce bien leur est permis  
De reuenir en bas et visiter encore  
Ceux que leur sainte ardeur aime plus et honore  
Durant que le dormir tient le monde en repos.

L'autre nuit cependant que mon œil estoit clos  
Et que j'avois les sens enseuelis du somme,  
Mon ame eut vision d'vn celeste ieune homme.

Il estoit tout semblable et d'yeux et de cheueux,  
Et de face et de front et de port genereux  
Au ieune Maugeron que la l'arque ennemie

En l'Auril de son age osta de cette vie;  
 Il paroissoit un Ange en beauté nompareil  
 Quand de ces doux propos il toucha mon sommeil.

Ecris, ce me dit-il, ce que ie vais te dire,  
 Afin que d'age en age on le puisse relire.

Cailus et Saint-Maigrin et Maugeron aussi,  
 Ayans quitté la terre et tout humain souci,  
 N'ont toutefois quitté la douce souuenance  
 De Henry leur seigneur, pere et Roy de la France;  
 Comment l'oubliroient-ils quand encor chacun iour  
 Ils sentent les bienfaits de son diuin amour?  
 Afin qu'icy leur nom de siecle en siecle dure  
 Il a fondé pour eux obitz et sepulture,  
 Il leur a fait l'honneur qui se peut faire aux morts,  
 Il a iusqu'à la tombe accompagné leurs corps,  
 Il les a bien aimez tant qu'ils furent sur terre :  
 Maintenant qu'vn tombeau leurs depouilles enserre  
 Il prie et fait prier à toute heure pour eux,  
 Afin que leurs esprits soient aux lieux bienheureux ;  
 Si bien que par l'effet de sa sainte priere  
 Il les a mis au rang des anges de lumiere;  
 Aussi pour son bonheur sans cesse vont priant  
 Et de vœux éternels le vont remerciant :  
 Nul regret ne les poingt de la vie mortelle,  
 Leur aize est infini, leur gloire est éternelle,

Ils ne viuoient icy que comme les mortels,  
 Ils reuiuent au Ciel comme Dieux éternels,  
 Et s'ilz ne laissent pas en terre de reuiure  
 Dedans le cœur du Roy qui d'esprit les veut suiure,  
 Ainsy viuans en Dieux, ainsy viuans en Rois,  
 Ici bien fortunez, là bienheureux tous trois.

Jamais l'humain desir ne s'estend sur les choses  
 Où la felicité n'ha ses graces enclozes,  
 Ilz sont donq tres-heureux puisqu'il s'en trouue assez  
 Qui voudroient par la mort au Ciel estre passez,  
 Pour sentir les regrets du bon maître et Monarque  
 Qui du tort faict sur eux blasme souuent la Parque.

Ecris qu'un grand amour outrepatte les bords  
 De Styx et d'Acheron pour luy non assez forts.  
 Ecris que tous les trois en viuant n'eurent faute  
 De courage pour faire vne entreprise haute,  
 Et de vaillans exploits honorer leurs beaux ans,  
 Mais eurent seulement faute d'un plus long tems,  
 N'eurent assez de vie, ains assez de courage.  
 L'ombre ayant dit ces mots ne dist rien dauantage,  
 Ains soudain reuola sur l'Olympe des Dieux  
 Quand l'Aurore remet tous les flambeaux des Cieux  
 Chacun en sa demeure, et leur danse finie  
 Conte si nul ne manque à telle compagnie.





CXXXIV

COMPLAINTE DE CLEOPHON (1)

**C**LEOPHON se plaignoit autant qu'on peut se plaindre  
En ces mots dont le veux sa tristesse depeindre,  
Les monts, les rocs, les bois oyant son amitié,  
Admiroient sa douleur et en auoient pitié.  
Telle estoit sa complainte : O mechantes tenebres  
Qui me donnez des iours si tristes et funebres,  
Pourquoy si promptement auez-vous fait tomber  
Le feu qui commençoit encores à flamber ?  
Pourquoy si tost se perd l'Aurore messagere  
D'une si reluisante et celeste lumiere ?

**Tenebres, ie vous damne et vous bany là bas**

---

(1) Comme on l'a vu ci-dessus, le poëte désigne sous ce nom Henri III qui pleurait la mort de ses mignons.

Dans le sein du Tartare où le Ciel ne luist pas.  
Dans le gouffre de Styx pour iamais retirées  
Iamais ne iouissez des flammes etherées,  
Puisque vous ravissez à mes yeux leur clarté.

Quand ie pense aux soleils que vous m'avez osté  
Tous plaisirs en mon cœur dorment et prennent cesse,  
Et en lieu d'eux en moy s'esueille la tristesse :  
Alors ie n'ay soucy de quelconque plaisir.  
Et mourir pour les suiure est mon plus grand desir.  
Mes yeux ont beau chercher un obiet desirable  
Ils ne trouuent plus rien qui leur soit agreable :  
l'ause tous les lieux où ie les soulois voir;  
Mais c'est ce qui plus fort vient mon duell esrououoir,  
N'y voyant plus les corps qui tant me souloient plaire,  
Et ie crois m'esgarant d'vn penser solitaire  
Que les cieux où luisoit leur diuin ornement  
Portent mesme regret de leur eslongnement.

Vous fustes autrefois, ô chere compagnie,  
Icy bas le repos et l'espoir de ma vie,  
Vous estes maintenant ma plainte et ma douleur  
Le destin nous deuoit permettre ce bonheur  
D'allonger d'vn accord ensemble nos iournées,  
Ou deuoit à vos ans accourcir mes années.

Car mieux vaut vne mort qui viue à tout iamais,

Qu'vne vie qui meurt, et iamais n'a de paix :  
Aucun lieu ne me rit sans vous que ie soupire,  
Si vous estiez presens tout me sembleroit rire.

l'ay enterré ma ioye au creux de voz tombeaux  
Et i'ay senti pour vous des regrets tous nouveaux;  
D'autant que qui sçauroit en sa peine la mienne  
Pour douce et pour petite il auouroit la sienne.

On peut représenter d'vn grand feu la couleur,  
Mais la peinture manque à montrer sa chaleur;  
Aussi l'on ne sçauroit en aucune peinture  
Portraire les ennuis qu'en ma perte i'endure.

Le Ciel ha vos esprits qui viuent en repos,  
La terre en vn grand temple est l'vrne de voz os,  
Et ie garde pour moi voz noms et vostre gloire,  
Vos obiets, vos amours d'inuincible memoire.

Quelquefois pour tascher à consoler mon mal,  
Lorsque durant la nuit les astres font leur bal,  
Et deuant leurs rayons ne sont mis aucuns voiles,  
Ie contemple le Ciel tout parsemé d'estoilles,  
Et voyant les plus beaux des feux du firmament  
Scintiller, ce me semble, à mon œil ardemment,  
Ie fay croire à mon cœur que ce sont voz images  
Qui m'enuoyent leurs rais comme pour leurs messages,

Se plaisans de me rire et de me regarder,  
 Au moins ie suis content me le persuader,  
 Et tant plus i'y regarde et tant plus ie le cuide,  
 Persuadé d'amour qui iusques là me guide :  
 Car amour sçait mon mal aspre et grief, et ie sçay  
 Qu'il luy peze et luy deult de l'angoisse que i'ay.

Si d'an en an reuient la saison printanniere  
 Plus riante de fleurs, plus belle et plus entiere,  
 Que ne reuient aussi nostre vie en noz corps,  
 Apres qu'vn peu de tems elle a couru dehors ?  
 Ha ! destins malheureux ! qui, durant ces alarmes  
 A mon chef donnera des fontaines de larmes  
 Pour fondre en pleurs de iour, pour fondre en pleurs de nuit  
 De la faueur du monde à iamais esconduit ?  
 Ie me plaindrois sans cesse, et de mes dures plaintes  
 Toutes places et lieux sentiroient les atteintes,  
 N'estoit que les soupirs ont pour fin de leurs cours  
 Qu'on ha honte à la fin de se plaindre tousiours.

Ainsi se lamentoit d'vn accent pitoyable  
 Cleophon aux humains et aux Dieux venerable,  
 Et tant sa passion vint toucher doucement  
 Les cordes de mon ame auecq estonnement,  
 Que rauy des propos qu'il donnoit à entendre,  
 Pour les chanter souuent ie voulus les apprendre.





CXXXV

LES NYMPHES FRANÇOISES  
AVX FRANÇOIS

**I** vsqv'a quand, ames insensées,  
De fureur serez-vous poussées?  
Les neiges du mont Apennin  
Ne gelent tousiours son visage,  
Mais sans fin vous viuez de rage.  
De cruauté et de venin.

Vengeance court dessus vengeance,  
D'un mal vn autre recomance,  
Comme d'un éclair scintillant  
Il renaist vne autre lumiere  
Deuant que l'esclaire premiere  
Ait caché son feu violent.

Iettez bas, furieux, voz armes :  
Quel honneur auez-vous, gens d'armes,  
D'estre à vous-mesmes furieux.  
France tend les bras et vous prie  
De respecter vostre patrie :  
Hé, que pourriez-vous faire mieux ?

Retournez-vous au bien supresme,  
C'est pour la gloire de vous-mesme.  
L'amateur des seditions  
N'a loix, ni parens, ni famille :  
Richesse de concorde est fille,  
Pauureté suit les factions.

On a dit que les Corybantes  
Vestus d'armes étincelantes,  
Dansoient autour de Iupiter :  
C'est qu'il faut vestir la cuirasse  
Pour empescher qu'aucune audace  
Sur les Rois ne vienne attenter.

On dit que le char de Cybele,  
Que mere des Dieux on appelle,  
Estoit tiré par deux lions :  
Cet office doit vous apprendre  
Qu'obéissans il se faut rendre  
Aux diuines religions.

Il faut que les races plus fieres  
Se laissent flechir à leurs meres  
Et terres qui les ont portez :  
La garnison ilz doivent estre  
Du pais qui les a fait naistre,  
Le haussant d'honneurs meritez.

Sous l'enfer chassons la discorde,  
Attirons du Ciel la concorde,  
Et comme les grains sont vnis  
Dedans les pommes des grenades,  
Lions-nous de mille embrassades  
Et d'amours qui soient infinis.





CXXXVI

AMOVR ET BEAVTÉ NEZ ENSEMBLE

**I**e crois que la beauté nasquit avecq Amour  
Et qu'ils furent tous deux conçeus en mesme iour;  
Car tout ce qui est beau soudain est agreable  
Et la beauté surtout est vne chose aimable;  
Cela fait que l'on chante Amour estre enfanté  
De Venus qui se dit deesse de beauté,  
Car Venus qui nasquit d'une conque marine  
Est la beauté qui prist du chaos origine  
Lorsque l'esprit de Dieu porté dessus les eaux  
Fit le monde et beauté naistre comme iumeaux;  
Le monde et la beauté, l'un masle et l'autre fille,  
Sortis du noir chaos comme d'une coquille.

Quiconque le premier fit presider Venus

Aux beautez et Amours nez ensemble et connus,  
 Celuy-là non profane entendit les mysteres,  
 Et comme tous ces deux sont ensemble ordinaires;  
 Mais qu'est-ce que beauté sinon ie ne sçay quoy  
 Plaisant et gratieux qui vous attire à soy;  
 Vne certaine grace et iuste symetrie  
 Qui gagne ou la raison, ou les yeux, ou l'ouye,  
 Qui gagne nostre cœur et nous force d'aimer?

En tant qu'elle s'arreste et se plaist à former  
 Les choses que l'on voit, ou qu'on oyt, ou qu'on pense,  
 On l'apelle beauté; mais quand elle s'auance  
 Aux yeux ou à l'oreille, ou bien à la raison,  
 Les touchant doucement par douce liaison,  
 On l'apelle vn plaisir, vn certain delectable,  
 Vne volupté douce à ncz sens désirable.

Nous recherchons icy parmi nous la beauté,  
 Et celle pour laquelle vn homme est arresté,  
 Pour laquelle en aimant il suit les creatures  
 N'est que certaine grace aux humaines figures,  
 Vne certaine forme aueq proportion  
 Qui pousse noz esprts à delectation  
 Par plusieurs de nos sens ou par tous tout ensemble,  
 Dont apres vn desir à tel plaisir s'assemble.  
 Car l'amour n'est sinon qu'un certain doux plaisir  
 Dont l'esprit en ainant se sent du tout saisir,

Se plaisant en la choze où telle bonne grace  
Pour se faire admirer aura choisi sa place.  
Telle inclination fait que d'un tel plaisir  
Procède au mesme instant vn certain beau desir  
Nous faisant desirer les choses qui nous plaisent,  
Et iamais du desir les flames ne s'apaisent  
Sinon qu'en iouissant de ce bien qui nous plaist.

Ainsi l'amour en nous qui de la beauté naist  
Est vn commencement, vn principe qui donne  
Naissance au mouuement desirant choze bonne,  
Et tel plaisant desir, tel plaisir desirieux  
Rend tout en l'univers heureux ou malheureux.





## CXXXVII

### DE PAN ET D'ECHO

**P**AN, le Dieu d'Arcadie, autrefois seulement  
Ne sentit pour Syringue vn doux embrasement,  
Et pour elle ne fit sa fluste pastoralle  
Aueq certains rozeaux de grandeur inegalle,  
Monstrant que leur amour n'auoit iamais esté  
Reciproque ou rangé sous mesme egalité :  
Echo, qui n'est iamais en propos la premiere,  
Neantmoins à respondre est tousiours la derniere,  
Rait à ce Dieu Pan iadis sa liberté  
Par ses douces chansons et sa grande beauté ;  
Mais comme volontiers il aduient qu'on mesprise  
Le gain desia gagné, pour faire vne entreprise,  
Cette Nymphe euitoit du Dieu Pan les amours,  
Et iamais ne voulut entendre à son secours,

Courant après les pas de l'arrogant Narcisse :  
— Que ie prie, dit-elle, vn tel à mon seruice ?  
Vn satyre difforme, vn si laid et cornu,  
Qui par ses pieds de bouq pour bouq est reconnu ?  
Vestu sauuagement d'vne peau de Panthere ?  
S'il plaist à tous les Dieux, il ne me sçauroit plaire !  
Pan aueq tels desdains fut saisi de despit,  
Et encore l'enuie en sa fureur se mit,  
Car il aimoit Echo pour ses chants admirables ;  
Mais voyant ses ardeurs aux siennes dissemblables,  
Il tourna son amour plein d'admiration  
En rancune enflamée à fiere intention.  
Donq enflé de courroux luy portant vne enuie  
De ce que ses chansons vainquoient son harmonie,  
Despit de n'auoir peu iamais venir à bout  
De jouir des beautez qui l'auoient gagné tout,  
Il vsa de ces mots respirans de menace :

— l'en auray ma vengeance, et cette bonne grace  
Qu'elle ha de bien chanter, ni sa ieune beauté  
Ne la feront longtemps brauer de cruauté.

Plustost il n'eut fini que sa fureur conceüe  
Ratiffa ces mots d'vne cruelle yssüe :  
Il fit que les bergers deuindrent furieux.  
Les cheures, les troupeaux du país et des lieux  
Où demeuroit Echo, nymphe au plaisant visage,

Ces chœurs, ces troupeaux, ces bergers pleins de rage,  
Comme loups affamez et charongneux mastins,  
Mirent la pauvre fille en pieces et lopins,  
Dechirent sa peau, çà et là respandirent  
Ses membres despez qui plus onq ne s'vnirent,  
Et qui mourant chantoient encore ses chansons.

Les Nymphes abhorrant si cruelles façons,  
Pleurerent l'accident d'vn sort si miserable!  
La Terre oyant leurs pleurs se monstra pitoyable,  
Conserua son beau chant pour leur faire faueur,  
Conserua sa musique, en retint la douceur,  
De maniere qu'au gré des neuf Muses compagnes,  
Encores maintenant à l'abry des montagnes,  
Aux vallons, près des eaux, et au milieu des bois,  
Toute telle qu'on veut elle rend vne voix  
Image des propos, ou dolente ou railleuse,  
Aux cœurs plaintifs, plaintiue; aux cœurs ioyeux, ioyeuse.





## CXXXVIII

### PROSOPOPÉE DE LA FORTVNE

**I**x suis Reine et Deesse en tous humains affaires,  
De moy viennent les dons qui vous sont ordinaires,  
Iupiter ne les donne aueq ses deux tonneaux ;  
Le supprime les vieux, i'exalte les nouueaux,  
Je suis la tout-puissante, assez, assez connuë,  
Qui selon mon plaisir bien et mal distribuë :  
L'habille les seigneurs d'or, de soye et d'argent,  
Et l'habille de toille et de gris l'indigent :  
Par moy l'vn est reduit à la cape et l'espée,  
Par moy l'autre se voit honoré d'vn troffé.  
Ces enseignes et dons et tableaux de valeur  
Que dans la nef d'vn temple, à l'autel, ou au chœur  
Quelqu'vn va dediant, ayant sauué sa vie  
D'vn naufrage ou danger, ou d'vne maladie,

Se deuroient dedier à moy le plus souuent  
 Par qui le plus souuent l'homme se va sauuant ;  
 Et comme l'on m'impute à tous coups les miserés  
 On deuroit m'imputer les fortunes prosperes.  
 Diagore entendoit de moy la verité,  
 Car voyant des tableaux en grand diuersité  
 Dediez en vn temple aueq les portraitures  
 De plusieurs garantis de tristes auentures,  
 Dist tout incontinent : — On en verroit bien plus  
 Si ceux qui sont enclos dans le tombeau reclus,  
 Ou noyez en la mer, non sauuez par prieres,  
 Y eussent dedié leurs miserés dernieres.

Je suis celle qui fais et qui defais aussy,  
 Et de tout on me doibt rendre le grand mercy,  
 Mais esleuant quelqu'vn dans vne charge haute  
 Il doibt bien regarder à ne me faire faute,  
 Il doibt bien regarder à vser comme il faut  
 Des faueurs qu'il reçoit estant mis en lieu haut,  
 De peur que loing de luy mes biens ie ne retire.  
 Et qu'il ne soit contraint à la parfin de dire  
 Ce que disoit Denis pendant sa royauté:  
 — Bienheureux qui tousiours malheureux a esté.

Ce mesme Roy connut quelle estoit ma puissance,  
 Quand il dist à Philippe vne telle sentence :  
 Philippe demandoit : — Comment n'as-tu gardé

Vn royaume si grand par les tiens possédé ?  
Soudain il respondit : — Ce n'est point de merueille  
Si tu ne me vois plus en dignité pareille.  
Mon pere me laissant l'empire qu'il auoit,  
Il ne m'a pas laissé ce qui plus y pouuoit,  
Il ne m'a pas laissé son heureuse fortune  
Qui pour se maintenir lui fut tant oportune !  
Donques c'est moy qui peux acquerir et garder,  
C'est moy qui fais seruir et qui fais commander ;  
Et ie permets longtems que de mes biens on vse  
Quand ils tombent es mains d'vn qui point n'en abuse.  
« Ce qui est violent ne peut longtems durer,  
« Et qui me violente est pour ne demeurer. »  
Ie n'aime ces hautains qui contrefont les Princes  
Comme s'ils estoient Ducs ou Seigneurs de prouinces.  
Ne se connoissant pas et ne se mesurant.  
Longtems sans les punir ie m'en vais endurant.  
D'Otus et d'Ephialte ils doiuent tous aprendre  
Qu'à la fin on se perd de trop haut entreprendre :  
Ces deux frères estoient des plus beaux et plus grans  
Que la terre nourrist superbes se monstrans :  
A neuf ans ils auoient de largeur neuf coudées,  
Ils auoient de longueur neuf aulnes mesurées ;  
Si bien qu'enflez d'orgueil ilz menaçoient les Dieux,  
Et vouloient escheler la demeure des Cieux,  
Assemblant mont sur mont, mais le Dieu du tonnerre  
Par son fils Apollon mist fin à telle guerre ;

Qui les tuant tous deux les logea chez Pluton  
Deuant qu'vn poil folet cotonast leur menton.

Ainsi dist la Fortune, et secouant sa boule  
Fit trembler tout cela qui souz la lune coule,  
Comme celle icy-bas par qui tout s'accomplit,  
Par qui des deux costez le feuillet se remplit.





CXXXIX

VNE DAME A SON MARI

**C**ENT mille fois i'ay dit que tu estois à moy,  
Et ie m'en assurois, comme ie suis à toy,  
Mais comment estre mien se peut dire à cette heure  
Vn qui si longuement absent de moy demeure ?  
Vn qui par tant de fois et si souuent se perd  
De celle qui l'honore et nul autre ne sert ?

En lizant cette epistre ayes en ta pensee  
Si tost que tu verras quelque lettre effacee  
Que de l'eau de mes pleurs telle effaceure vient !  
Si quelque trait de lettre assez mal s'entretient  
Croy qu'vn trait peu hardy laissé dedans ma lettre,  
Est signe que la crainte en moy s'est venu mettre,  
Crainte que tu ne sois donté par un hazard

Ou que ton cœur s'engage et se lie autre part,  
Car ma main vacillante est vn signe de crainte.

Je fay mainte priere en mainte eglise sainte,  
Et mille vœux par moy se font vn chacun iour,  
Afin que bienheureux puisse estre ton seiour,  
Mais souuent ie maudy la guerre et les voyages  
Qui peuvent separer les corps, non les courages.  
Perisse le metier des trompettes d'airain  
Dont le son esclatant me fait fremir le sein,  
Perissent et le fer et les forgeurs des armes,  
Et les occasions de guider les gens d'armes,  
Et les occasions de voyager tousiours,  
Pour agrandir l'honneur apetissant les iours.

Mais dy-moy, ie te pry, si ton corps ne se lasse  
D'estre tousiours pressé du corps d'vne cuirasse !  
Ha ! Dieu veuille plustost que tu en sois pressé  
Que de quelque amoureuse où ton cœur soit blessé.  
On dit que la maigreur descharne ton visage,  
Et qu'vne couleur iaune à ton teint fait dommage;  
Je souhaite que telle et maigreur et couleur  
Procedent du desir de m'oster ma douleur,  
Procedent du desir et de l'extresme enuie  
Que tu as de me voir en m'estimant ta vie.

Pour sçauoir les endroits où tu es maintenant,

Je deuiens geografe, et ie vais aprenant  
Par les cartes du monde, où sont fleues et villes,  
Montagnes et pais sterilles et fertilles.  
Quel bien les recommande, ou quel homme excellent  
A fait que son renom aux peuples va volant :  
S'il y a quelque fable ou quelque belle histoire  
Qui rende aucun pais illustre à la memoire.

Dans les cartes ainsi ie voy les mondes peints,  
Et ie voy quel pais te tire à ses desseins,  
Puis ie baise et rebaise en ces cartes la place  
Qui de te posseder ha l'honneur et la grace !  
Quelquefois ie m'enquier si tel lieu bienheureux  
Porte quelques beautez pour te rendre amoureux,  
Et soudain qu'on respond, ouy, ie tressaus, craintiue,  
Que telle occasion te retienne et captiue.

Heureuses ont esté durant le temps iadis  
Ces dames qui suiuoient les cheualiers hardis,  
Les cheualiers errans qui pour l'amour des belles  
Couroient toute auenture, et souuent deuant elles.

Heureuses ont esté Marphise et Bradamant  
Que leurs vaillans exploits vont encore animant,  
Que du temps de Renaud, de Roland, et encore  
D'Oliuier, de Roger, vn Arioste honore !  
Elles accompagnoient ces braues cheualiers,

Leurs amis et seigneurs, et dontoient les plus fiers :  
Heureux donq fut le temps du grand Roy Charlemagne!  
Si le Ciel estoit tel, ie te serois compagne,  
Compagne tres fidelle en guerre et en tous lieux  
Où tu voudrois chercher vn renom glorieux;  
Et ny les froids hyuers qui d'vn lien de glace  
Lient etroittement des riuieres la trace,  
Ni les estés bouillans beuuans des eaux l'humeur  
Ne me retarderoient d'accompagner mon cœur,  
Participant à l'heur et malheur de tes gestes.

Tous les amours sont grands, mais l'vn des plus celestes  
Et des plus grands qu'ils soient c'est celuy d'vn mary  
Que les Graces tousiours ont eu pour fauory.  
Venus esuante vn feu sorty de telle braize  
A celle fin qu'il viue et afin qu'on s'y plaize :  
Tous mouuemens qui font qu'vn esprit soucieux  
Aux Augures se rend tout superstitieux,  
Me tiennent en frayeur, et ie pren quelque augure  
Sur tout ce que i'entens ou ie voy d'auenture,  
Et toutes ces frayeurs me tenant en esmoy  
N'assillent mon esprit que pour l'amour de toy.  
Ne fay, ie te supply, tant conte de la gloire,  
Ni de faire trembler la Flandre en ta victoire,  
Mais reuiens tout ainsi content à ton retour  
Comme tu n'auras point violé nostre amour.



CXL

LA LOVANGE DV BLANC

*A M. de Dinteville, gouverneur de Champagne (1).*

**T**OVSIORS m'arresteray-ie à chanter des couleurs,  
Les simples accidents suiets des blazonneurs?  
Il faut pour cette fois m'y arrester encore  
En faueur des beautez que la blancheur honore :  
Puis nous ne voyons rien sans couleur icy-bas,  
Et le solide corps sans elle on ne voit pas,  
Sans elle sa compagne, et l'œil seulement donne  
Contre elle dont le corps solide s'environne.

---

(1) Joachim, baron de Dinteville, Méurville, etc., lieutenant général de Champagne et de Brie, chevalier des ordres du Roi né vers 1535, mort sans postérité le 1<sup>er</sup> oct. 1607.

Or entre les couleurs ie chanteray le blanc  
 Comme entre elles tenant toujours le premier rang,  
 Car le Dieu tout puissant fit la haute lumiere  
 (Principe des couleurs), la blancheur singuliere.  
 Les planettes aussi d'où despend le bonheur,  
 Ont leur solidité luisante de blancheur,  
 Et donnant le matin la rouzoiante aurore  
 En tout temps de ce teint son visage colore.  
 Que si vn peu honteuse elle a le teint vermeil  
 A l'heure qu'elle chasse au deuant du Soleil  
 Les ombres de la nuit, ce n'est qu'en aparence  
 Que le vermillon peint sa blanche et pure essence,  
 D'autant que les vapeurs qui sont entre nos yeux  
 Et entre le leuer de ses rais gracieux  
 Font sembler rougissant le beau de son visage,  
 Combien que sa lueur n'en sente aucun dommage.

Les Pontifes d'Egypte, hommes d'entendement,  
 Habilloient Osiris d'vn blanc habillement  
 Pareil à la lumiere, exempt de tout ombrage  
 Et de variété de teinture ou nuage,  
 Montrant que le grand Dieu, cause et commencement  
 Des choses de ce monde, est simple entierement,  
 Sans meslange quelconque, et comme seul principe  
 Iamais des mixtions en soy ne participe :  
 Au contraire ils faisoient à la deesse Isis  
 De diuerses couleurs ses voiles et habis,

Declarant que Nature estant cause seconde  
Pour conduire apres Dieu les œuvres de ce monde,  
Met toute son essence, employe son pouvoir  
En la matiere preste et pronte à recevoir  
Toutes formes en soy, se faisant toutes choses :  
Iour, nuit, eau, feu, mort, vie, et cent metamorfoses.

Tout element, ou rare, ou espaix, tient par soy  
En soy de la blancheur, et rien ie n'aperçoy  
Aux premieres splendeurs qu'une obscure melange  
Qui trouble et enlaidist leur clairté qui se change.  
Les perles, le cristal, le ferme diamant,  
L'argent, l'ivoire et marbre en tirent ornement,  
Et l'honneur principal des pierres precieuses  
Se donne au blanc qui luist en leurs faces gemmeuses.  
Ie n'oubliroy l'albastre en blancheur excellent,  
Ie n'oubliroy la nege au froid si violent,  
La manne ny le lait des enfans la pasture,  
Le sucre ny le miel de douce nourriture ;  
Le coton ne veut pas que ie l'oublie aussi,  
Combien que de mon encre il soit souuent noirci.  
Oubliroy-je les lis, les herbes et les plantes  
Qui de blanc vont parant leurs figures plaisantes,  
Le iasmin odoreux de blanc est revestu,  
Les ligustrés, le cedre immortel de vertu :

Le mois de Mars produit les blanches violettes.

Presque l'infinité rend mes Muses muettes,  
Tant il se trouue au monde infinité de corps  
Que la pureté blanche embellist par dehors.  
Tout arbre, toute plante à mesme heure qu'elle ouure  
Son odorante fleur, d'un blanc esmail la couure,  
Et de ce te beauté l'illustre clerement.  
Car presque toute chose ayant ce parement  
Vestant cette clairté, toute douceur respire,  
Et tout sincere amour si belle qu'on l'admire.

La foy, qui tient le monde en toute seureté,  
En signe de sa grace et de sa pureté,  
Porte vne robe blanche, et m'auertist de croire  
Que le blanc doit auoir sur les autres la gloire,  
Tout ainsi que la foy doit tenir parmi nous  
De principal honneur estant l'apuy de tous.  
Les citoyens Romains en la brigue et poursuite  
Du Consulat, vestoient le blanc pour leur conduite,  
Et pour signifier, tenant le consulat,  
Que fideles tousiours ils seroient à l'estat.  
Le poëte Virgile haüille les saints pretres  
Et ceux qu'en poésie on estimoit bon maistres,  
D'une blanche soutane, et vest pareillement  
Ceux qui ont deffendu leur pais vaillamment.  
Les Anges autrefois venans des lieux celestes  
Souloient en tel habit se rendre manifestes,  
Comme l'Ange qui dist la Resurrection

Du Seigneur qui se fit nostre redemption.  
 Or, si la couleur blanche est iustement donnée  
 Aux Anges, à la Foy, et à l'âme bien née,  
 Je te doibs dedier l'hymne par moy chanté  
 Pour tes actes parfaicts pleins de fidelité  
 Vers ton Dieu, vers ton Roy, vers ta chere patrie  
 Au poix de la vertu voulant pezer ta vie.

l'eusse assez dedié ce gentil argument  
 A quelque belle dame estant également  
 Blanche comme la nege, ou les lis, ou l'Albastre,  
 Mais leur beauté souuent est suiette au desastre  
 De ne durer longtemps et soudain s'effacer :  
 Pource i'ay mieux aimé cet ourage adresser  
 A l'insigne vertu de ton ame fidelle  
 Seur que tu la feras sans changer eternelle.





## CXLI

### LA LOVANGE DE L'INCARNAT

*A M<sup>me</sup> Diane de Chateau-Morant (1).*

**L**orsqve Iustinian l'empire possédoit,  
La plupart des Citez à l'enuy se bandoit  
En folles factions de partis aduersaires  
Pour maintenir l'honneur de deux couleurs contraires  
Qu'ils prenoient à l'enuy aux tournois et au ieu;  
Ils estoient diuisez pour le verd et le bleu.  
Or en les imitant ie veux icy deffendre  
La couleur incarnat et la gloire lui rendre,

---

(1) Diane Le Long de Chenilhac, dame de Châteaumorant, épouse en premières nocés d'André d'Urfé, et en secondes, d'Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée, frère puiné d'André.

Car la veue est de feu, ainsi qu'ont asseuré  
Les grands hommes sçauans d'vn sçauoir adoré,  
Et ont dit que couleur n'est sinon qu'vne flamme  
Qui procede des corps, les illustre et enflamme,  
Et puis en s'escoulant auec proportion  
Contre l'œil, fait que l'œil fait mieux son action.  
Si donq il est ainsi, mon incarnat est digne  
Sur toutes les couleurs d'vne louange insigne,  
Comme ayant plus le teint d'vn beau feu reluizant  
Qui cache vne blancheur souz vn vermeil plaizant.  
Dauantage Venus, déesse reuerée,  
Ha voulu que la fleur sur toutes honorée,  
Dediée à son nom et qu'elle a plus à cœur,  
Eust le teint coloré d'vne telle couleur.  
Car on dit qu'autrefois toutes les rozes franches  
Et les autres aussi de couleur estoient blanches,  
Et ne s'en trouuoit point d'autre teinture alors,  
Mais Venus de fortune accrocha son beau corps  
Aux piquerons aigus d'vn rozier dont l'espine  
Tira du sang vermeil de sa beauté diuine.  
Tellement que depuis par l'effet d'un tel sang,  
Des rozes la pluspart se despouilla de blanc  
Et vestit l'incarnat de teinture immortelle :  
L'Aurore au point du iour que l'on trouue si belle  
Pour le plus grand honneur qu'elle a de sa beauté  
C'est que de l'incarnat son teint est emprunté,  
Et pource les auteurs des plus gentilles ehozes

L'appellent maintesfois l'Aurore aux doigts de roses,  
L'Aube à la main vermeille, au visage vermeil,  
Plaisante auant courriere au matin du Soleil;  
La honte, sage vierge, aussi pour sa parure  
Porte dessus sa ioue vne telle teinture,  
Et les filles qui n'ont en la ioue vn tel teint  
N'ont d'extresme beauté le grand honneur atteint,  
D'où vient que si tousiours leur face il n'accompagne  
Elles vont achepter du vermillon d'Espagne;  
Monstrant par ce moyen qu'assez belles ne sont,  
Celles qui de nature au visage ne l'ont.  
La couleur incarnate est la couleur plus viue,  
Et mesme quand vn homme à son trespas arriue  
On apperçoit alors qu'il perd cette couleur  
Logeant dessus sa face vne morte paleur.  
L'ame triste emeschant que le bon vin n'abate  
Le beueur qui la porte, est d'humeur incarnate;  
Les rubiz les plus beaux ont le lustre incarnat,  
Le corail, le cinabre et aussi le grenat :  
La mer Rouge où passa le peuple Israelite  
Et qui de Pharaon engloutit l'exercite,  
Ha ses flots incarnats qui reluizent aux yeux,  
Et pource d'autant plus est celebre en tous lieux.  
Ainsi donc l'incarnat fait mille biens au monde,  
Dans le feu, dedans l'air, en la terre et en l'onde.  
Ceux qui font des blazons sur toutes les couleurs  
Disent qu'il signifie endurer des douleurs.

Estre en la genne au feu pour l'amour de sa dame;  
La passion d'amour ne trauaille mon ame,  
Et si à l'incarnat tant d'honneurs i'ay donné,  
l'en doibs mieux estre creu n'estant passionné.  
Toutefois ie le loué en faueur d'vne belle  
Qui merite auoir place en la bande immortelle,  
Qui ne verra iamais les rozes ni les lis  
De son celeste corps, par les siecles cueillis,  
Pourueu qu'en tous endroits mes œures elle louë  
Et que pour estre sien sans cesse elle m'auouë.





CXLII

METAMORPHOZE DE LA NIMPHEE  
DICTE NENVPHAR

**I**'estois dessus le bord d'un estang limoneux  
Et ie considerois d'un regard tout songeux  
La Nimphee engrauée au fons de ma poitrine  
Pour autant qu'elle plaist à ton ame diuine :  
Ie la considerois et ie pensois comment  
Ie pourrois satisfaire à ton commandement,  
Chantant comme elle fut en vne herbe changée :  
Or, afin que ma peine alors fut soulagée,  
Le demon de l'estang, vieillard aux blancs cheveux,  
Vieillard à la grand' barbe et au sein tout herbeux,  
S'esleuant sur le coude au milieu d'une aulnaye,  
M'aparut pour m'ayder au conte que l'essaye :

D'un fort tenu manteau de couleur estant vert,  
Comme un saule se voit, son dos estoit couuert,  
Et de glayeuiz poinctuz se couronnoit sa teste.  
Puis à moy s'adressant ainsi il m'admoneste :  
— Nourrisson de Phebus ne sois plus en soucy,  
La fable que tu veulx, escoute, la voicy :  
La Nymphée autrefois fut excellente et belle,  
Nimphe pour ses vertus de louange immortelle,  
D'aymer trop la vertu luy aduint ce malheur  
Qu'elle fut en mourant changée en vne fleur.  
Hercule retournoit du voyage d'Espagne  
Après auoir planté dessus cette campagne  
Qui borne l'Espagnol et borne l'Afriquin  
Deux colonnes, signal de son chemin loingtain ;  
Il passoit au pays où commandoit Nymphée  
Qui desjà de son nom ayant l'ame eschauffée,  
Admirant sa valeur, le receut dignement,  
Mais avec luy receut vn amoureux tourment !  
Toutefois la beauté ne fait point qu'elle rende  
Hommage au Dieu d'amour sans qu'elle s'en deffende ;  
Son esprit ne s'arreste à l'environ du corps,  
Mais aux gestes d'Hercule et valeureux et forts :  
La vertu seulement est but de sa pensée,  
Ne voulant qu'elle soit d'ailleurs recompensée  
Sinon d'un chaste amour : pource elle dist ainsi :

— Hercule, dont les faits ont la terre esclairci,

Emplissant l'Vniuers ainsi que la lumiere  
 Qui tout illuminant des Cieux est la premiere,  
 Ie ne doibs point rougir, si toy estant vainqueur  
 Du monde en ces trois pars, tu surmontes mon cœur :  
 Tu as porté le Ciel, et par peines diuerses  
 Tu as vaincu lunon et toutes ses trauerses,  
 Et rien, sinon l'Amour, ne t'a pu offencer ;  
 Pourtant ie ne rougis de te le confesser ;  
 Puis mon affection vers celuy qui me donte  
 Suyuant l'honesteté ne me peut faire honte.  
 Elle est du tout honeste, et n'a rien pour sa fin  
 Sinon que de te rendre vn honneur tout diuin ;  
 Te suiure, te seruir, et chanter tes louanges,  
 Pour auoir surmonté mille perils estranges ;  
 Veuille moy tout de mesme aymer honestement,  
 Et que ie t'obeïsse en tous lieux humblement,  
 Compagne de tes faitz et de tes beaux voyages.

Hercule qui souloit en mille autres passages  
 Ceder toute victoire à l'amoureux brandon,  
 Victorieux de tout sinon de Cupidon,  
 Se soubmist à l'aymer, se paissant d'esperance  
 Qu'à la fin il pourroit en tirer iouissance.  
 Il feignoit toutefois de ne rien desirer  
 Sinon qu'elle l'aimast sans plus en esperer :

— Il faut ioindre tousiours l'amour avec les armes,

Disoit-il : c'est le fait des genereux gens d'armes,  
 Qui doibuent d'autant plus honorer la beauté  
 Qu'elle a pour sa compagne vne humble honnesteté.  
 Des lors tousiours Nymphée auprès de luy receuë  
 Le suyuoit, et portoit quelquefois sa massuë,  
 Et ses desirs n'estoient d'autre bien satisfaictz  
 Sinon que d'admirer ses actes et haultz faictz,  
 Le seruant, l'honorant, l'aymant comme sa vie.  
 Hercule aussi l'aymoit, dont il lui prit enuie  
 De cueillir à la fin les fruitz de l'amitié.  
 Il disoit : — Ma Nymphée, ayes de moy pitié,  
 Ie ne sçauois penser que chaude soit ton ame  
 D'ardente affection, si ie ne sens ta flame,  
 Me permettant iouyr du corps que i'ayme tant.  
 Ce bonheur me sera dauantage ou autant  
 Qu'auoir porté le Ciel et fait mille prouësses  
 Et gainné la faueur de cent autres maistresses.

Or combien que Nymphée estimast sa valeur  
 Digne de triompher du point de son honneur,  
 Et que sa braize fust en sa chaleur plus grande,  
 Toutesfois vn saint vœu dessus tout lui commande.  
 Elle vsoit de ces mots afin de s'excuser :

— Ne trouue point mauuais si i'ose refuser  
 Ce fruit que maintenant, ô mon cœur tu souhaites :  
 Les promesses qu'en vœu par cy-deuant i'ay faictes

A la sœur d'Apollon m'ont tellement lié  
Que iamais ne sera ce vœu saintc oublié.  
Tu sçais qu'il ne conuient se mocquer des célestes,  
Car les punitions en sont trop manifestes ;  
Puis la Vierge est semblable à vne belle fleur  
Dans vn iardin fermé non subiet au pasteur,  
Inconneue aux passans, et qui n'est point feruë  
Du tranchant de la faulx, ni d'vn soc de charruë,  
Laquelle cependant qu'elle demeure ainsi  
La pluye la nourrist, le doux Zephire aussi  
La flatte de son ent, et le Soleil luy donne  
La fermeté solide et l'odeur douce et bonne :  
Maint garson, mainte fille ayant l'amoureux soing,  
La desirant tenir, la caressent de loing :  
Mais quand l'ongle tranchant ha cette fleur cueillie  
Estant hors de sa tige, elle deuient fletrie,  
Perd toute sa beauté, la grace et la faueur  
Dont le Ciel et la terre honoroient sa vigueur,  
Et si plus de personne elle n'est désirée :  
Vne vierge est ainsi d'vn chacun honorée,  
Aimable à tous les siens, tandis que ses beaux ans  
Demeurent impollus, chastes et florissans :  
Mais quand elle a perdu cette fleur agreable  
Qui chere la rendoit deuant tous venerable,  
Elle perd la valeur et le prix qu'elle auoit,  
Et personne depuis de bon cœur ne la voit :  
Les filles l'ont en hayne, et nul ne la desire.

Voilà ce que Nymphée en s'excusant put dire,  
Car elle auoit voué chasteté pour iamais  
A la sœur de Phebus, deesse des forais,  
Et iamais ne voulut rompre cette promesse  
Qu'elle auoit consacrée à la chaste déesse,  
Et Diane emporta sur elle le dessus.  
Pource Hercule ennuyé d'ouyr tant de refus,  
Commença de ranger ailleurs sa fantaisie,  
Mesprisa peu à peu sa vertueuse amye,  
Et dans l'isle d'un lac seulette la laissa,  
D'elle se déroband lorsqu'elle n'y pensa,  
A l'heure que la nuict rend la terre obscurcie,  
Et que le somme doux la tenoit endormie.  
Elle au matin trouuant que seule elle estoit là,  
D'infiniz coups de poing pleurante s'affolla,  
S'arracha les cheueux, et fit mille complaintes.  
Elle auoit parauant senty ia les atteintes  
Que l'aspre ialousie en l'ame va semant  
De ceux qui sont apries d'aymer bien chaudement :  
Donq cette ialousie en elle se resueille,  
Et ce mespris dernier de douleur nonpareille  
Luy trouble tellement son ame et tous ses sens  
Que pour y resister demeurent impuissans :  
Elle gist contre terre en soy mesme esperdue,  
Presque par la tristesse immobile rendue,  
Et sans qu'elle ait soucy de plus s'alimenter  
Se nourrit de gemir et de se lamenter.

Elle ne se bougeoit, ains mouroit sur la place  
Quand les Dieux firent d'elle en l'eau de telle espace  
Vne herbe et vne fleur non veue auparavant,  
Que depuis en tous lieux tousiours on va trouuant  
Sur les lacz et palus et sur les eaux dormantes,  
En memoire du traict de ses amours constantes.  
Encores quelques vns nomment Heraclion  
Cette herbe, pour monstrier que ce n'est fiction  
D'elle et de son Hercule, obiet de sa ruine,  
Et mesme vne massuë est peinte en sa racine,  
Ses feuilles en longueur quasi rondes se font,  
Les vnes vont sur l'eau et les autres au fond.  
Comme icy tu peux voir il en est vne sorte  
De qui la blanche fleur celle du lis raporte,  
Ayans dans le milieu des filets safranez  
Comme au mitan du lis nature en a donnez ;  
L'autre sorte a la fleur iaune, luyzante et belle,  
De là vient que Nymphée en diuers noms s'appelle,  
Nenuphar iaune et blanc, lis d'estang, et blanc d'eau,  
launet d'eau, et encor le simple pastoureau  
L'a nommée vn vollet, à raison qu'estenduë  
Sur l'eau comme vne assiette elle est ronde espanduë.  
Or si mille vertus paroient son corps humain,  
Maintenant transformée elle n'est faite en vain :  
Elle a mille vertus qui profitent aux hommes,  
Mais pour les raconter apparus nous ne sommes :  
Seulement ie diray qu'encore elle retient

La chasteté qu'elle eut, et tout autre y maintient :  
Car si tu es frappé d'une amoureuse rage  
Pren durant quelques iours sa racine en breuage,  
Tous les songes d'amour en toy s'apaiseront  
Et de nuict tes espritz après ne reueront.  
Ainsi dit le dæmon, puis soudain il s'abaisse  
Et se recache au fond soubz l'herbe fort espaisse.





## CXLIII

### STANCES DE L'IMPOSSIBLE

**L'**ESTÉ sera l'hyuer et le printemps l'autonne,  
L'air deuiendra pezant, le plomb sera leger :  
On verra les poissons dedans l'air voyager  
Et de muets qu'ils sont auoir la voix fort bonne.  
L'eau deuiendra le feu, le feu deuiendra l'eau  
Plustost que ie sois pris d'vn autre amour nouveau.

Le mal donnera ioye, et l'aize des tristesses!  
La nege sera noire, et le lieure hardi,  
Le lion deuiendra du sang acouardi,  
La terre n'aura point d'herbes ni de richesses;  
Les rochers de soy-mesme auront vn mouuement  
Plustost qu'en mon amour il y ait changement.

Le loup et la brebis seront en mesme estable

Enfermés sans soupçon d'aucune inimitié :  
 L'aigle avec la colombe aura de l'amitié  
 Et le Chameleon ne sera point muable :  
 Nul oyseau ne fera son nid au renouveau  
 Plustost que ie sois pris d'vn autre amour nouvea u

La Lune qui parfaict en vn mois sa carriere  
 La fera en trente ans au lieu de trente iours ;  
 Saturne qui acheue aueq trente ans son cours  
 Se verra plus leger que la Lune legere :  
 Le iour sera la nuit, la nuit sera le iour  
 Plustost que ie m'enflame au feu d'vn autre amour.

Les ans ne changeront le poil ni la coutume,  
 Les sens et la raison demeureront en paix,  
 Et plus plaisans seront les malheureux succès  
 Que les plaisirs du monde au cœur qui s'en alume.  
 On haïra la vie, aimant mieux le mourir  
 Plustost que l'on me voie à autre amour courir.

On ne verra loger au monde l'esperance ;  
 Le faux d'avec le vrai ne se discernera,  
 La fortune en ses dons changeante ne sera,  
 Tous les effects de Mars seront sans violence,  
 Le Soleil sera noir, visible sera Dieu  
 Plustost que ie sois veu captif en autre lieu.





## CXLIV

### ELEGIE

#### DE LA DIFFERENCE D'AMOVR ET DE MARS

**C**OMPARANT Cupidon avecques le Dieu Mars,  
Grande est la difference à mener leurs soudars :  
Commander et aimer l'vn de l'autre different,  
Violence et amour l'vn par l'autre s'alterent.  
Vn Empereur par soy dessus les autres peut,  
Et par puissance il fait ce que luy-mesme veut.  
L'amoureux, au contraire, est par soy sans puissance  
Et par vn autre il prend de soy la iouissance,  
Il renaist dedans soy par celle qu'il cherist,  
Et s'esloignant de soy en elle se nourrist :

Vn mutuel amour est de grace infinie,  
Car d'vne seule mort on tire double vie,

L'une dans la personne où nostre esprit se tient  
Quand par pensée ardente elle nous entretient,  
L'autre quand par apres nous pouuons reconnoistre  
Que nous sommes au cœur où nous desirons estre.

O bienheureuse mort que double vie ensuit  
Et où l'on se recouure alors que l'on se fuit :  
O gaing inestimable où sont en telle sorte  
Deux personnes vn seul qu'vn seul vn les suporte  
Tellement toutefois que chacun de ces deux  
Est fait deux pour vn seul par vn gain bienheureux  
Et sont comme vn iumeau auquel, quand il arriue  
Qu'il meure, il luy aduient que deux fois il reuiue.

Celuy qui est aimé doibt aimer son amant,  
Autrement il n'a point de iuste iugement :  
Seulement il ne doibt aimer quiconque l'aime,  
Mais il y est contraint s'il s'estime soy-mesme.

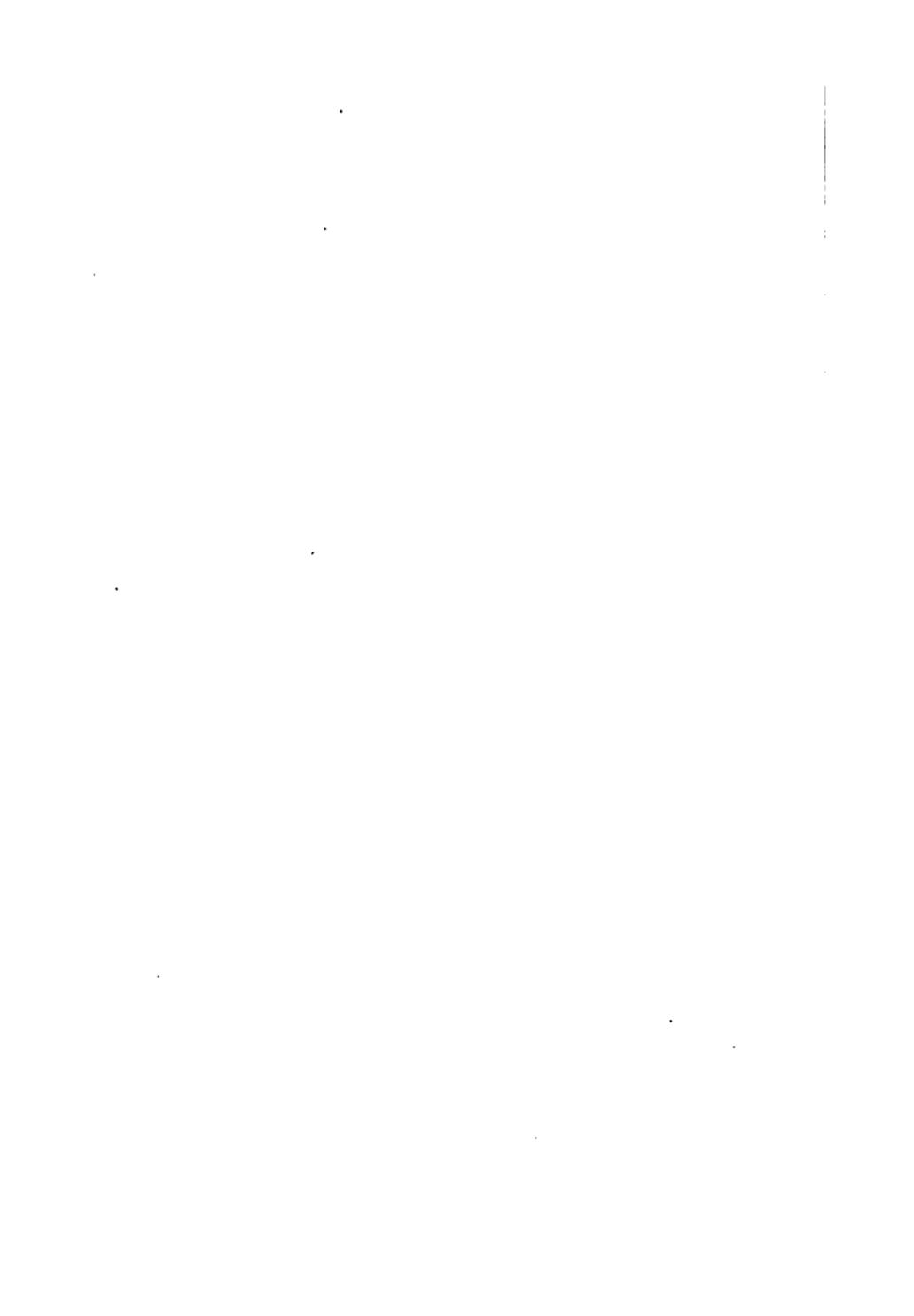
Semblance engendre amour, et semblance est cela  
Que quelque bon génie en plusieurs egala,  
Or si ie vous ressemble il est bien vraisemblable  
Que vous n'estes aussi pareillement semblable,  
Donq ce qui me contraint d'aimer de mon costé  
Vous contraint de m'aimer et par nécessité.

Outre plus l'amoureux soy-mesme s'abandonne

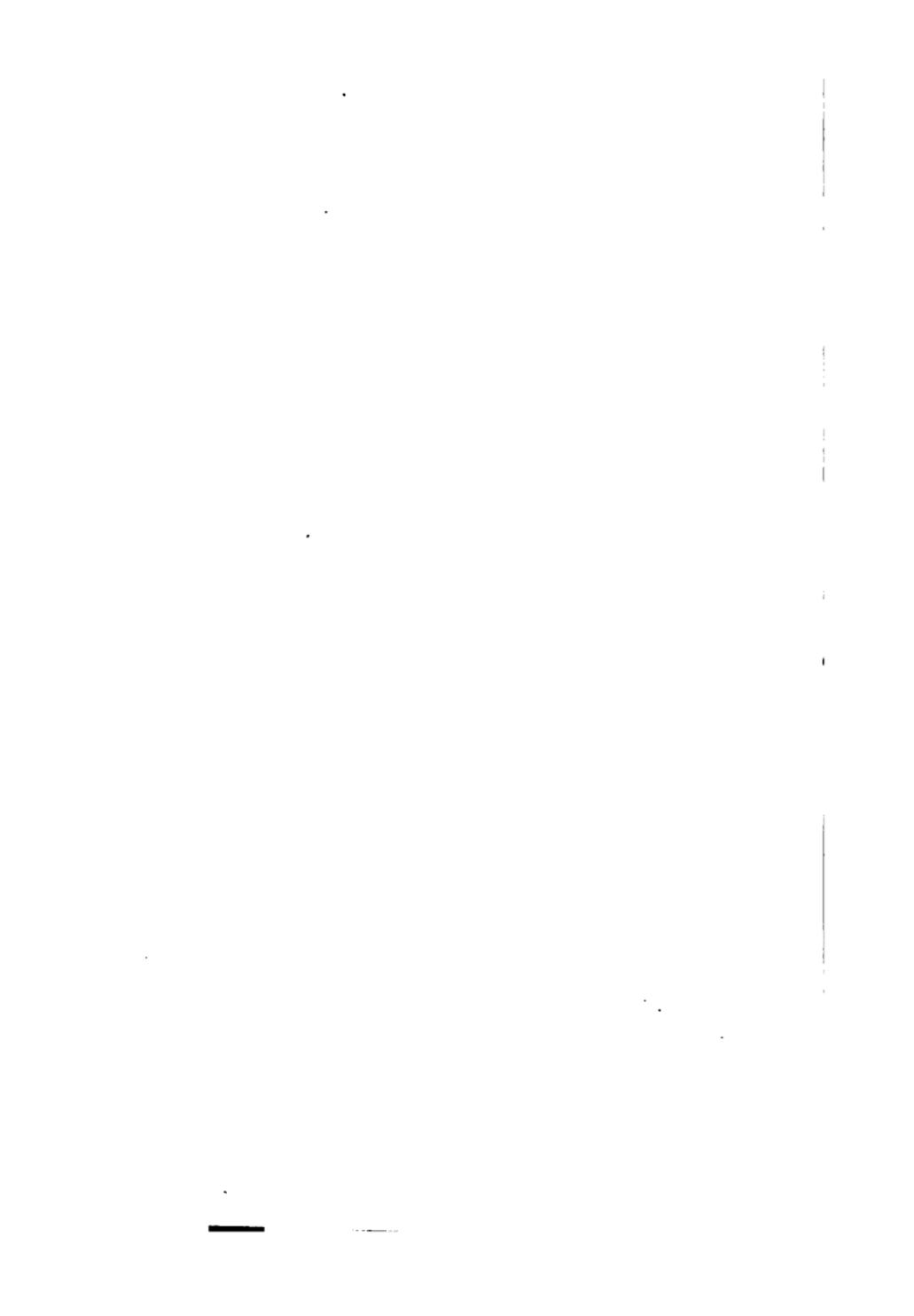
Et se baille à celuy dont il s'affectionne.  
L'ame donq doibt exprès aimer son amoureux  
Comme sa chose propre et en estre songneux.  
Dauantage l'amant en son esprit engraue  
La figure du corps duquel il est esclaué,  
Tellement que l'esprit de l'amoureux parfait  
Est vn miroir auquel l'aimé voit son portrait.

Auisez par ces points qu'icy ie vous propose,  
Si vous ne deuez pas m'aimer sur toute chose,  
Veu que ie vous cherais et vous aime si fort  
Que pour viure avec vous ie me donne la mort.

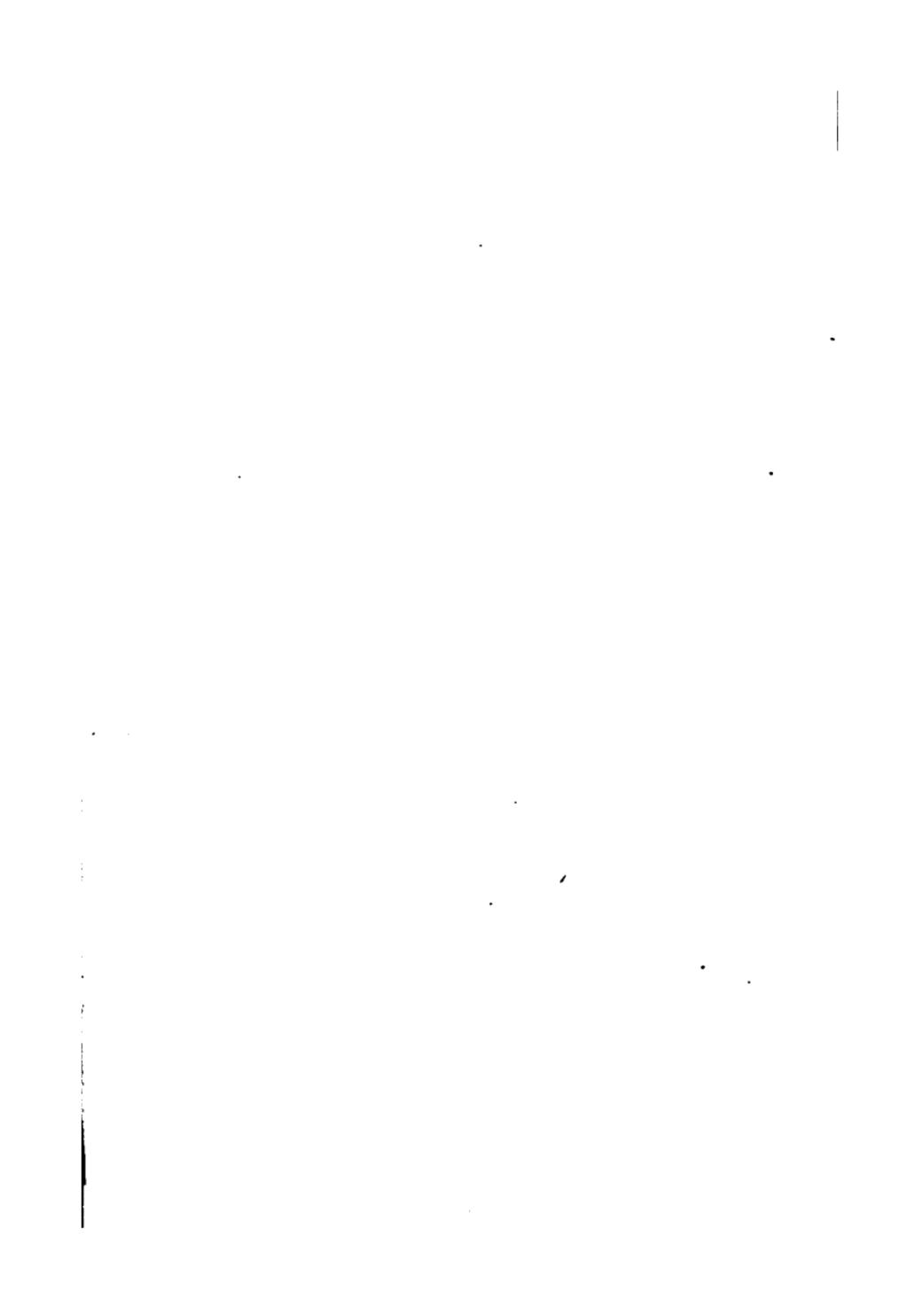




CHARLES BRUNET



CHARLES BRUNET





## CHARLES BRUNET

---

**L**e travail préparatoire de cette édition était entièrement achevé; l'œuvre était sous presse; la correction des épreuves était commencée, quand la mort est venue surprendre M. Charles Brunet qui, depuis longues années, m'honorait de sa chère et précieuse affection.

Chargé par M. Willem, l'ami de M. Brunet et le mien, de mener l'œuvre à bonne fin, je n'ai pas voulu la terminer sans rendre un dernier hommage à celui que nous pleurons.

M. Charles Brunet, naquit à Paris, le 20 juin 1085.

En 1832 il faisait partie de la garde nationale de Paris et marcha l'un des premiers à l'assaut des barricades élevées aux abords du cloître Saint-Merry, par les insurgés des 5 et 6 juin. Grièvement blessé à la jambe, il obtint, pour sa belle conduite, la croix de la Légion d'honneur.

Le 25 juillet 1833, il épousait mademoiselle Roche, fille d'un chef d'escadron d'état-major.

Un an après, il était avocat; mais, en 1839, il renonçait à cette carrière pour entrer au ministère de l'Intérieur (division des prisons), où, après avoir franchi en

trois ans les grades inférieurs, il était successivement nommé sous-chef, puis chargé de diriger le premier bureau, directeur adjoint des régies, inspecteur général des prisons, et, enfin, chef de bureau titulaire en 1852.

J'étais, pendant ce temps, employé, puis bibliothécaire adjoint au même ministère, et l'amour des livres, cette douce et attrayante passion, nous avait peu à peu si bien rapprochés, que nous ne passions guère de journée sans nous communiquer nos découvertes, sans nous entretenir de notre sujet favori, LE LIVRE! Je ne puis, sans émotion, me rappeler ces longues et douces causeries, où brillait à chaque instant l'esprit, où se faisait voir l'excellent cœur de M. Brunet. Au physique il était bien digne de son nom; car il avait les cheveux, la barbe et les yeux noirs, le teint brun d'un Arabe; mais quel char-

mant sourire éclatait sur ses lèvres, étincelait, comme un vivant éclair, dans ses yeux noirs! Je crois le voir encore, je le verrai toujours.

Le goût de la littérature française de la renaissance se réveillait alors, et Pierre Jannet lui donnait un essor inattendu en fondant sa bibliothèque elzévirienne, où parurent tant d'éditions excellentes de nos anciens poètes et prosateurs.

M. Brunet y donna 1° *la Mélusine*, par Jean d'Arras. — *Paris, Jannet, 1854, in-18.*

2° *Li Romans de Dolopathos*. — *Paris, Jannet, 1856, in-18.*

C'est à lui que je dois d'avoir été présenté chez Jannet, qui commença la publication de mon Ronsard.

Dans un autre genre, M. Brunet publia :

3° *Le Père Duchesne*, d'Hébert. — *Paris, France, 1859, in-12.*

4° *Marat dit l'Ami du Peuple.* — Paris, Poulet-Malassis, 1862, in-12.

5° Une piquante comédie du siècle dernier : *Le Moulin.* — Turin, Gay, 1870, in-12.

6° Un recueil de pièces rares et facétieuses anciennes et modernes, en vers et en prose, remises en lumière pour l'esbattement des pantuagruelistes, avec le concours d'un bibliophile (reproduisant, avec des additions piquantes et nombreuses, la plus grande partie du recueil de Caron.) — Paris, A. Barraud, 1872-1873, 4 vol. in-8°.

7° *Monument du Costume du XVIII<sup>e</sup> siècle.* — Paris, Willem, 1876, un vol. in-fol.

8° *Histoire des mœurs et du costume des Français au XVIII<sup>e</sup> siècle.* — Paris, Willem, 1878, un vol. in-fol.

Quand la mort est venue le surprendre, il terminait l'*Amadis Jamyn*, qui paraît aujourd'hui, et préparait une Bibliographie de la Ville de Paris, ouvrage immense de recherches et d'érudition, qui eût exigé encore plusieurs années de soins assidus.

Il ne négligeait pour cela ni ses fonctions au ministère, ni ses devoirs de père de famille.

En 1859, il mariait sa fille à un homme des plus remarquables, M. Victor Langlois, orientaliste, né à Dieppe, en 1829, qui, chargé d'une mission en Orient, pendant les années 1852-1853, avait rapporté de la Cilicie et des montagnes du Taurus une collection d'objets antiques, exposés au Louvre.

Ce jeune savant avait publié de nombreux ouvrages sur la numismatique et l'histoire de l'Orient et surtout de l'Asie

mineure. Il était décoré de nombreux ordres étrangers.

Son union, couronné par la naissance d'un fils et d'une fille, promettait à cette famille si patriarcale de longues années de bonheur, lorsque le 14 mai 1869, M. Langlois fut prématurément arraché à l'affection des siens.

Au milieu de sa douleur, M. Brunet redevint père; il prit sa retraite en février 1870, pour se consacrer tout entier à l'éducation de son petit-fils, jusqu'au jour où, frappé dans la rue d'une attaque d'apoplexie, il fut ramené mourant au milieu de ses enfants, et, au bout de quelques jours d'anxieuses alternatives, le 12 juillet 1878, il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Sa famille et ses amis le suivront de longs et légitimes regrets. Pour sa part, il emporta la consolation d'avoir noble-

ment rempli sa carrière de travail et de dévouement. Grâce à ses soins assidus, l'éducation de son petit-fils était achevée ; s'il pouvait partir sans regret, il en laissait de nombreux après lui. Mais il y a encore une douceur dans les larmes répandues sur la tombe d'un homme de bien, d'un savant, d'un aïeul vénéré, dont l'âme a reçu, dans un monde meilleur, la récompense qu'il a bien gagnée dans celui-ci.

PROSPER BLANCHEMAIN.





## TABLE

INTRODUCTION.....	5
NOTICE.....	13
Œuvres poétiques (Sonnets).....	33
Sur le chiffre du Roy et de la Royne.....	35
Pour le jour de sainte Catherine.....	36
A la Royne mère.....	37
Sur l'arriuée de la Royne Élisabeth.....	38
<i>Le iour qu'Élisabeth</i> .....	39
A Marguerite de France.....	40
Au Roy Henry III.....	41
Au Roy Charles IX.....	42
Pour la feste des Roys.....	43
Pour vne mascarade.....	44
Pour l'entrée de Charles IX à Paris.....	45

Pour la Junon nopcière.....	46
A monseigneur le Grand Prieur.....	47
A Vénus.....	48
Autre version.....	49
De David.....	50
Pour vn jeu de balle forcée.....	51
Amours d'Oriane (24 sonnets).....	52
Pour vn anneau de verre.....	62
Au vent Borée.....	66
Au Songe.....	67
Comparaison d'une année.....	68
Reproche à la main.....	76
Response.....	77
Pour vn breuuage d'eau.....	80
Amours d'Eurymedon et de Callirée (3 sonnets).	86
D'un Miroir.....	86
Amours d'Artemis (24 Sonnets).....	89
Comp. de Térée.....	94
D'un homicide.....	96
Comp. du Phénix.....	97
Cupidon désarmé.....	99
De la fleur du Soucy.....	102
De l'Amitié.....	108
Des Cheueux.....	108
A vn Rossignol.....	109
De la Vertu.....	110
Sonnets du dueil de Cleophon (9 Sonnets)....	113

## TABLE

319

Sonnets diuers (16 Sonnets).....	122
De la punition Diuine.....	123
D'vn Baiser.....	124
Que rien ne se perd.....	125
Que personne n'est libre.....	126
Du feu chevalier du Bonnet.....	127
Du Gris.....	128
Du Noir.....	129
Du Bleu et de l'Orangé.....	130
Du Jaune doré.....	131
A M. Yves le Tartier.....	132
Pour vne peinture.....	133
A mademoiselle Hélène de Surgères.....	137

---

Pour vn festin fait aux Tuilleries.....	138
Vn adieu.....	142
Élégie (le Soleil en naissant).....	149
Pour M. le duc d'Alençon.....	151
Cantique de Moncontour.....	153
Epigramme.....	158
Pour le temple de Gloire.....	159

Poëme de la Chasse.....	162
Elegie à Oriane.....	179
Chanson (Las! que vous estes).....	183
Pour vn tableau.....	187
A vne Gouvernante.....	189
Chanson (Le ieusne et ie fay penitence).....	194
De la transformation des Amans.....	197
Contre l'honneur.....	203
Baizer (Ma folastre, ma rebelle).....	208
D'yne fontaine.....	211
Chanson (Je ne me plains).....	220
Chanson (Or que le plaisant Avril).....	222
Chanson (La blanche violette).....	226
Chanson (Le beau visage).....	231
Chanson (Voici le jour commençant).....	233
Chanson (Je veux mourir).....	235
Chanson (Loin de ta lumière).....	238
De la rigueur.....	241
Le songe d'un Pescheur.....	244
En l'honneur de Bacchus.....	251
Pour un Cocu.....	255
Ode chrétienne.....	258
Prosopopœe de Maugeron.....	260
Complainte de Cleophon.....	263
Les Nymphes Françaises aux François.....	267
Amour et beauté nez ensemble.....	270
De Pan et d'Echo.....	273

TABLE } 321

Prosopopée de la Fortune.....	276
Vne dame à son mari.....	280
Louange du blanc.....	234
Louange de l'incarnat.....	289
Métamorphose de la Nymphée.....	293
Stances de l'impossible.....	301
Elegie de la différence d'Amour et de Mars....	303

---

NOTICE SUR M. CHARLES BRUNET.....	307
-----------------------------------	-----



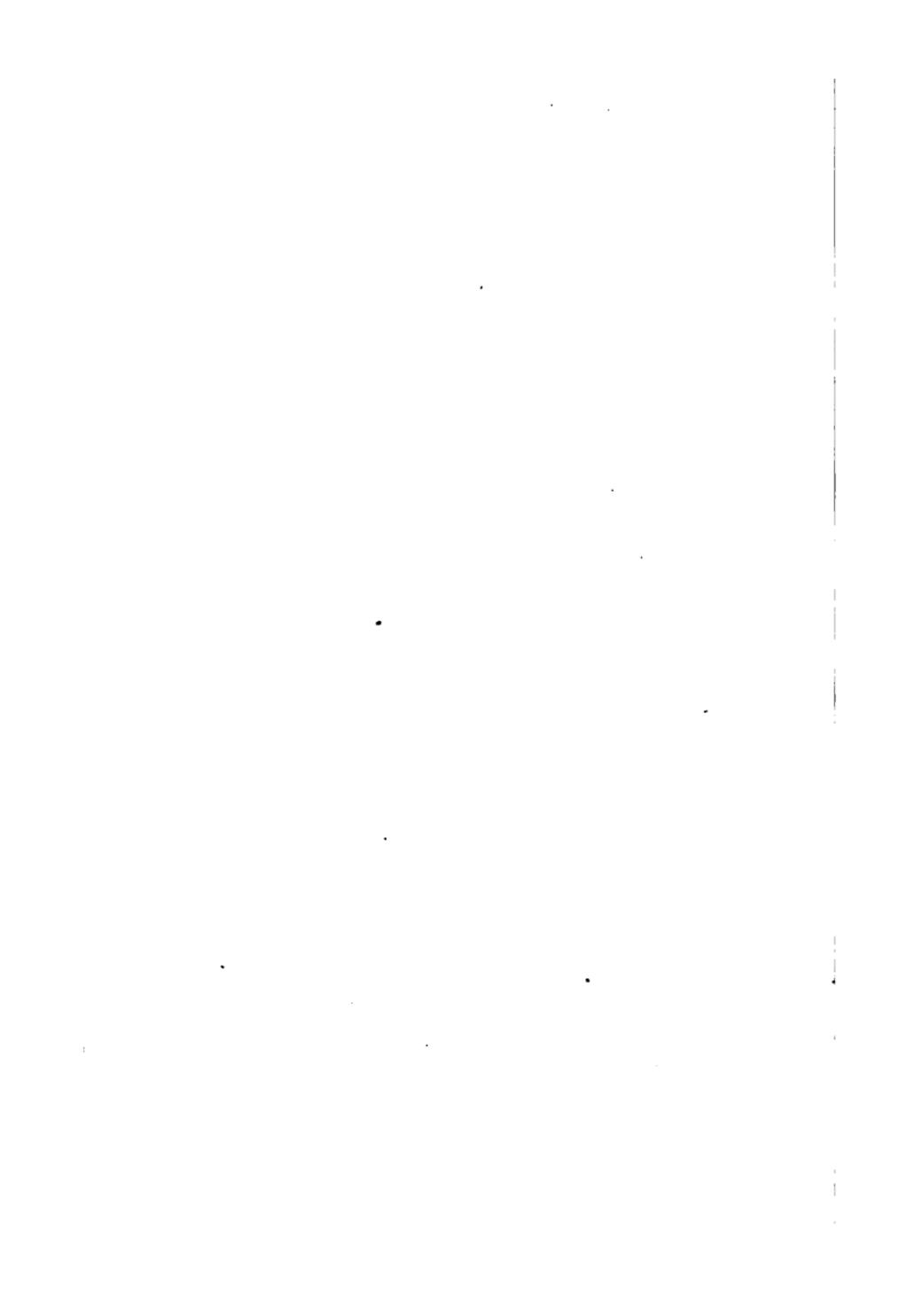


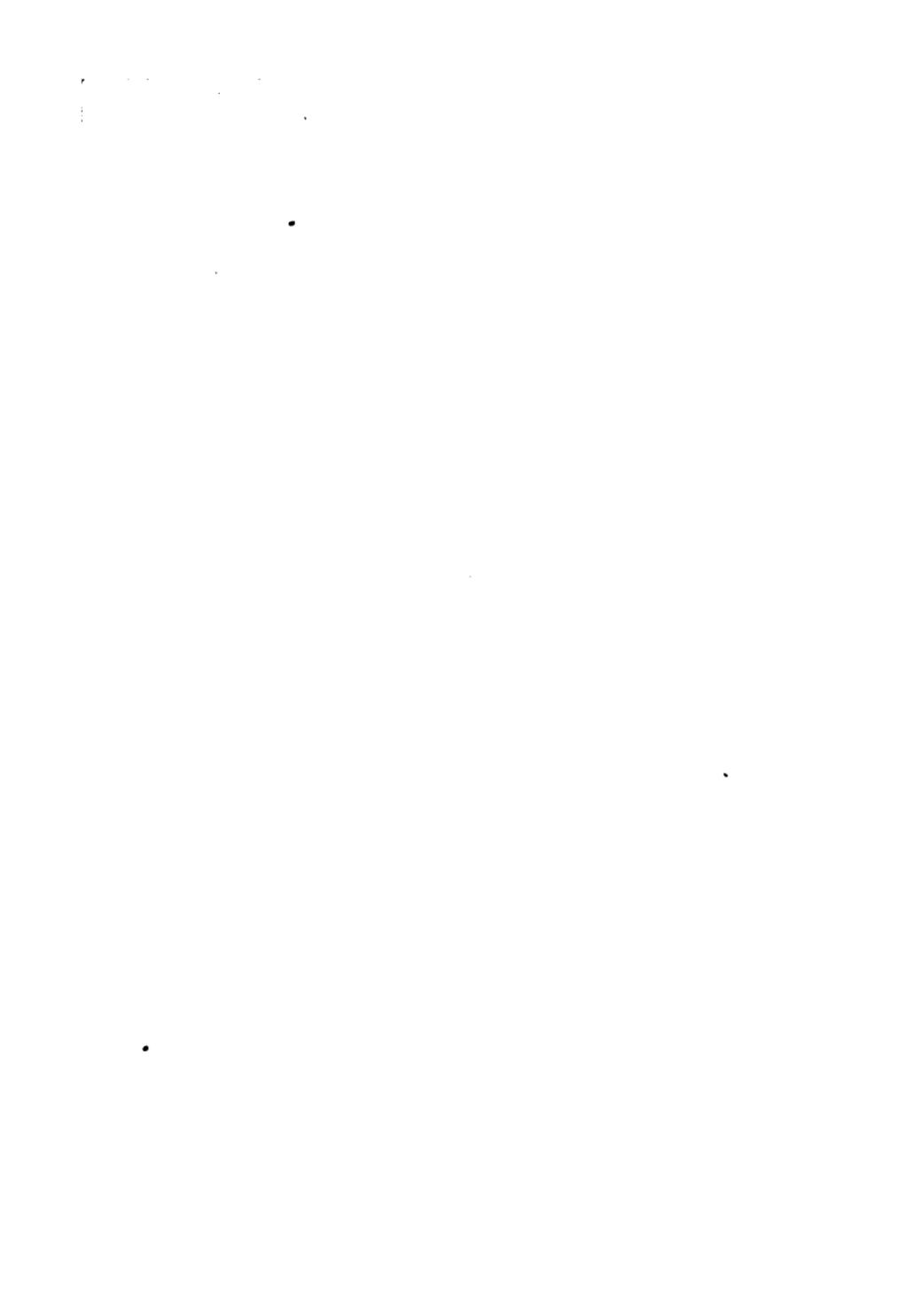
*Achévé d'imprimer*  
*Par le typographe Alcan-Lévy*  
le xx janvier m. DCCC. LXXIX  
*pour le libraire Willem*

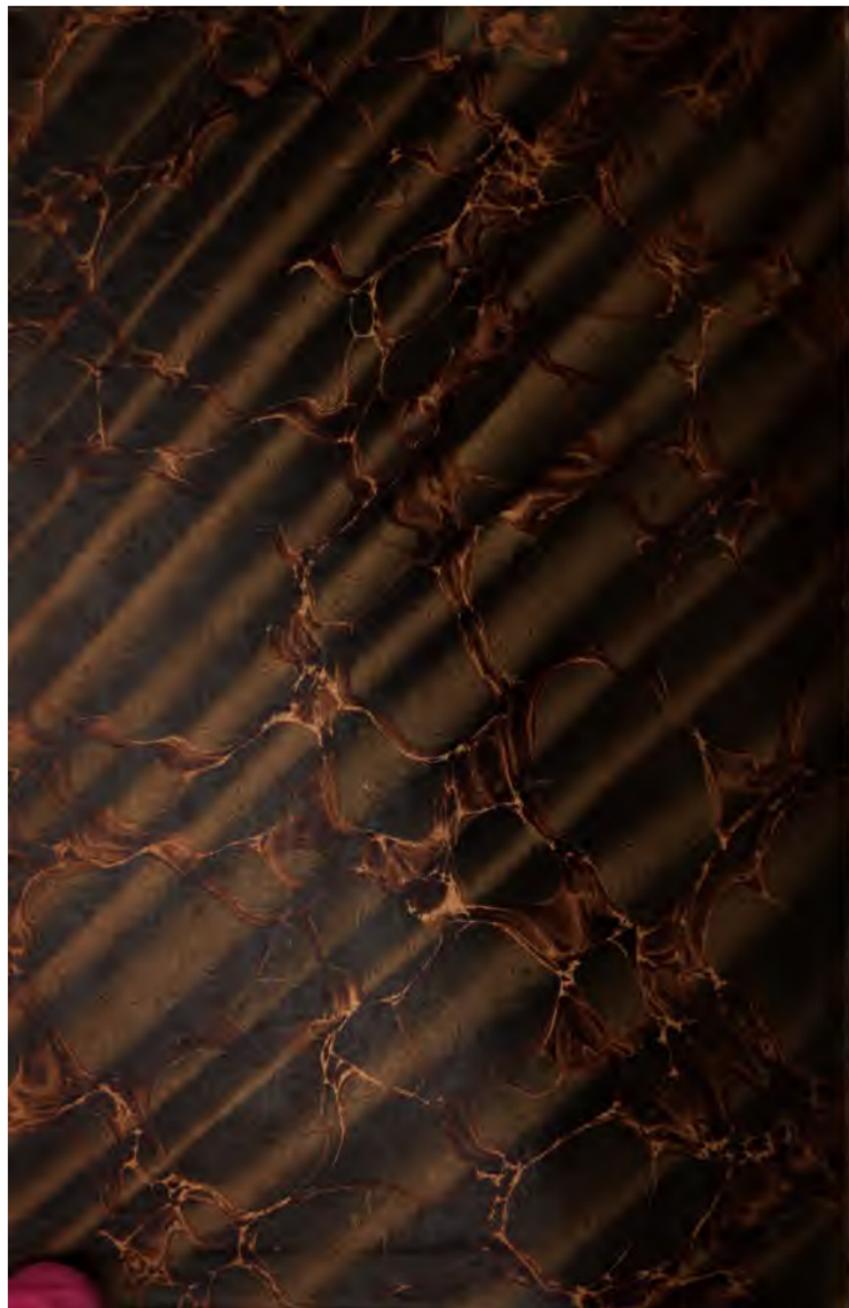












~~11/1/92~~

~~MAY 25 1992~~

~~JUL 23 '60 H~~

~~AUG 6 '60 H~~

WIDENER  
SERIALS 1992  
AUG 6 1992  
BOOK DUE



